

Pierre Béhel

Le laid

Roman

L e l a i d

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

L e l a i d

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Le laid

L e l a i d

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le Laid est une œuvre de jeunesse de Pierre Béhel.

Le laid

Le laid

« Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre, ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. Nature enferme d'autres espèces dans des lois par Moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel Je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai placé au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler ce que contient le monde. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme. »

Pic de la Mirandole,
Oratio de Hominis Dignitate.
Citée par Marguerite Yourcenar,
L'Oeuvre au Noir.

Le laid

« Hors des collections spécialisées de diffusion toujours limitée, l'érotisme n'a jamais été incitation pure à la lecture, du moins en France. Cela pour des raisons complexes, qui tiennent du simple fait que l'érotisme en soi n'existe pas, inséparable qu'il est du sentiment amoureux, de la métaphysique, de l'imaginaire personnel, et j'en passe... »

Jean-Jacques Pauvert,
Postface à *Emmanuelle*, d'Emmanuelle Arsan,
Editions Presses-Pocket 1988

« Comme les histoires policières ou de science-fiction, les écrits érotiques, on le sait, sont généralement prisonniers d'un cadre, d'un système et de règles qui tiennent à leur catégorie. En outre, ils visent à un but assez précis pour quoi on les achète. Mais il y en a qui sortent de ce cadre, qui brisent ce système ou ces règles et pour lequel ce but est accessoire. Portant la marque spirituelle de leur auteur, ils sont originaux et font partie de la littérature. »

André-Pieyre de Mandiatgues,
cité par Jean-Jacques Pauvert dans la postface
d'*Emmanuelle*, opus cité ci-dessus.

L e l a i d

La laideur

L e l a i d

Le laid

Peinture

Sur le grain très fin de sa peau, je dessine sans effort, mes doigts semblant s'animer d'eux-mêmes. Ils vont et viennent des pots de crèmes colorantes à son corps en passant parfois par l'éponge ou le seau d'eau.

Les formes que j'imagine prennent vie au rythme de son cœur que je sens palpiter au travers de son épiderme. Elles habillent ce corps nu mieux, je crois, que n'importe quel vêtement : les formes issues de mes pensées valorisent celles issues de la pensée de Dieu... ou du Diable. Sa beauté enchanteresse ne saurait avoir d'origine autre que maligne. Quel orgueil prométhéen me permettrait de comparer ma peinture à la sculpture charnelle divine, au chef d'oeuvre de Dieu, cette femme ?

Petit à petit, mon oeuvre quasi-quotidienne s'achève.

Mes yeux voient et, du spectacle qui leur est offert, je fais un régal. Je voudrais goûter à ses lèvres, à sa fine transpiration, me parfumer le palais de ses sucres les plus intimes. Mais il ne m'est permis que de voir et de sentir. Il ne m'est permis que de lire en braille le livre de sa beauté ou, plus exactement, je ne suis autorisé qu'à ajouter sur ce registre charnel, avec des caractères colorés des compléments à ce braille à jamais

Le laid

inaccessible à qui se délectera à distance autant de mon oeuvre que de celle de la Nature, ce corps de Femme.

Il me faut faire vite : le temps presse car elle est arrivée en retard ce soir.

L'isolement sensoriel est possible en fermant les yeux - quel crime devant Elle, quelle injure ! - ou en se bouchant les oreilles - mais elle a une si belle voix ! -. On peut également mettre des gants - quel gâchis cela serait ! - mais on ne peut pas refuser de sentir l'odeur d'un corps. Se boucher le nez est peine perdue : on doit bien respirer et, dès lors, l'Odeur remonte par le pharynx jusqu'à nos fosses nasales avec plus de vigueur encore.

Et je sens que son retard a un nom d'homme. Un autre - car je n'en ai pas le droit - a goûté ses sucres les plus intimes, s'est saturé sa peau de la sensation de sa peau à elle, a empli ses fosses nasales de toutes ses odeurs à elle, a écouté son délicieux babillage de jouissance et ses soupirs jusqu'à ne plus entendre qu'eux et s'est régalé, enfin, de sa vue sous tous les angles que Cupidon accepte, sous toutes les intensités de lumières, de la clarté totale lorsque les amants ne sont pas encore entièrement offerts l'un à l'autre; à la quasi-obscurité qui soumet la vue à tous les autres sens, afin que l'esprit participe aussi à la fête, imaginant ce qu'il ne peut plus constater; en passant par cette demi-clarté où tout est gris clair ou gris foncé, l'instant le plus beau car il est le plus incertain, où l'esprit s'habitue à chercher, à deviner,

Le laid

alors que des indices de moins en moins nombreux s'offrent à lui. Il crée ce qu'il ne peut découvrir, perfectionne ce qui ne peut plus l'être.

Elle n'a pas eu le temps, ce soir, de se plonger dans son habituel bain parfumé. Elle sait que je sens lorsqu'elle vient de faire l'amour. Elle sait que cela m'attriste car c'est l'écho d'une jouissance qui m'est interdite.

Il ne me sera, à jamais je crois, permis que de lire en braille puis de colorer avec délicatesse ce que d'autres dévoreront sans retenue.

Si mes doigts, aidés d'un peigne de plastique, s'aventurent dans ses cheveux, ce n'est pas, malheureusement, pour profiter de leur soyeuse et de leur blondeur. Ce n'est que pour la coiffer et, le cas échéant, soulever ce qui est pour moi non un objet de plaisir mais une gêne dans mon travail.

Si je l'allonge devant moi et si elle se tourne ou se remue, s'assoit, se lève, ou, même, si elle écarte largement ses jambes et se laisse caresser l'intérieur des cuisses, ce n'est que pour permettre à mes doigts de la recouvrir de la tête aux pieds de cette peinture spéciale. Pas la moindre parcelle de sa peau, à l'exception de son cuir chevelu et de la plante de ses pieds, ne doit être oubliée. Les dessins aux couleurs chatoyantes ou brutales, douces ou violentes, épousent chacune de ses formes pour mieux valoriser chacun de ses charmes.

Le laid

Le temps presse de plus en plus.

Mes doigts s'agitent, hésitent, ne savent plus.

Festina Lente.

Il m'est difficile de me calmer alors que mon pouce s'aventure sur le mamelon de son sein gauche en laissant une trace verte derrière lui. Mon index, quant à lui, suit le contour du même sein en l'encerclant de rouge. Est-ce son odeur qui m'a inspiré de telles provocations chromatiques ? Je ne sais...

Sous la peau, palpite son cœur, je le sens entre deux côtes. Je le sens s'agiter, bondir. Je sens cette vie qui n'est pas la mienne, tout comme je peux voir cette beauté qui n'est pas la mienne. Mais elle ne frémit pas sous mes caresses : elle se laisse peindre comme si tout cela ne la concernait que vaguement, comme si je peignais sur une toile qui ne soit pas son corps. Elle ne frémit pas. Elle ne frémira pas, ce soir, car elle ne frémit jamais sous mes doigts.

Un trait noir descend du milieu du front, se glisse le long de l'arrête du nez, encercle sa bouche, se coule le long de sa trachée puis sépare ses deux seins comme deux frères ennemis avant de couper verticalement son ventre en deux, en prenant soin de ne point barrer son nombril mais au contraire de l'entourer, tout comme ses deux grandes lèvres inférieures. Je peste en moi-même un instant car la peinture accroche un peu, s'étale mal : je l'aurais de nouveau rasée si j'en avais eu le temps. Sa

Le laid

pilosité est rugueuse mais je devine malgré tout que, si ces poils étaient libres, ils seraient autant soyeux que la plus belle des étoffes. C'est leur vitalité, leur volonté de ne pas être cachés, de ne pas disparaître, que je sens et qui agrippe ma peinture.

Le trait remonte ensuite, d'abord double, en suivant le bord de chacune de ses fesses, puis unique, comme devant, en recouvrant sa colonne vertébrale. Les mêmes motifs se reproduisent à droite et à gauche mais les couleurs employées sont complémentaires et le fond est, sur la moitié gauche de son corps, noir, tandis qu'il est blanc laiteux à droite.

Je regrette un instant son bronzage qui habille si bien son corps. Elle n'est pas entre mes mains pour séduire réellement mais uniquement pour exciter autant l'hypothalamus que le cortex, autant la brute que le raffiné homme d'esprit qui demeurent chez chacun des spectateurs de chaque soir.

Ma peinture s'achève.

Elle est debout, devant moi, à présent. Ses jambes sont écartées à quatre-vingt-dix degrés et mon propre corps voyage entre elles, allant et venant sous diverses postures afin que mes doigts soient au mieux pour dessiner chaque motif habillant ses cuisses, ses mollets et ses pieds.

Ite opus est.

L'Oeuvre est achevée, pour aujourd'hui.

Le laid

Elle remue avec des précautions infinies afin de ne pas brouiller mes dessins. Elle ne sourit pas ni ne grimace : il faut attendre que la peinture sèche. Pour ma part, je ne la toucherai plus aujourd'hui. Mes deux heures de paradis quotidien (qui me sont refusées les jours de relâche) s'achèvent par le consciencieux nettoyage de mes mains.

Il ne nous reste plus que quelques minutes ensemble. Je dois faire vite.

Mon appareil photo attend, comme chaque soir, posé sur le rebord d'une table. Dans quelques heures, il ne restera plus de mon oeuvre, se surimprimant sur celle de la Nature, que sa trace sur la pellicule

Je le fais chaque soir. Chaque soir que Dieu fait. Chaque soir, plutôt, que je refais Son oeuvre, mon oeuvre.

Il me reste ainsi un souvenir, quelques photos, une trace matérielle de qui n'est souvent qu'un vague souvenir se mêlant aux autres. Toutes les images de son corps peint se mêlent dans ma tête. Pas sur le papier de la photographie.

Elle prend négligemment les poses utiles pour que son corps soit imprimés sous tous ses angles. Pour elle et pour moi. Elle aussi demande à les voir, de temps en temps, et elle s'abîme alors dans la contemplation de sa propre beauté.

Le laid

Elle est jeune, fraîche. Les photos s'accumulent, comme les ans déjà. Elle le sait. Elle me dit un jour que, plus tard, quand tout cela serait fini, il ne lui resterait que ces quelques morceaux de papier, images de son corps qu'elle adorait ainsi.

Je ne sais pas si elle voyait dans ses paroles du fatalisme ou de la haine contre une Nature, un Dieu, qui ne lui laissait pas la jouissance permanente et éternelle de ce corps, de sa raison de vivre, de sa vie même. Elle avait dans la voix, à ces moments là, un sentiment qui m'échappait un peu. De la résignation peut-être.

Allons voir si la rose

Qui se matin était éclosé...

Un corps, sublime, parfait, voilà ce qu'elle était et sera toujours pour moi. Mais rien de plus. Je ne saurais dire que je l'aimais mais il me semblait que mon sentiment était plus que du simple désir charnel. Un désir d'esthète, peut-être.

Je contempiais.

D'autres se chargeaient de désirer, de soupirer, de baver. Certains s'aventuraient à vouloir toucher mais c'était au delà de ce qui était permis. La Règle était absolue : on regarde mais on ne touche pas ! Les agents de sécurité étaient là pour rappeler à l'ordre les récalcitrants qui s'obstinaient.

L e l a i d

Mais bien peu, finalement, s'y risquaient. Ils étaient bien venu voir. Toucher aurait risquer de les décevoir. Est-ce que sa peau est aussi douce que la pêche et ses dents aussi blanches que l'ivoire ? Ils préféraient le croire plutôt que de vérifier. Le risque était trop grand. Sans doute avaient-ils été souvent déçus ! Mais avec elle, bon Dieu, avec elle... S'ils avaient su plutôt que cru !

La magie aurait-elle été alors la même ?

Le laid

Moi

Je suis laid.

Ce n'est pas tout. Je suis aussi, du moins je me prétends, artiste. Comme si cela ne suffisait pas à mon malheur, je hais autant Godard et Buren que les populistes, m'annihilant les deux publics possibles : le grand et le tout petit.

Je hais ceux qui veulent être pris pour des génies alors qu'ils ne sont que des néants. Ils veulent paraître sombres mais ne sont que ternes. Ils veulent paraître grandioses et luminescents, ils ne sont que médiocres et ceux qui se rassemblent autour de leur piètre lumière ressemblent davantage à des vers à soie grouillant sur une feuille de mûrier qu'à des papillons superbes et multicolores. On s'exclame. On crie au génie. On crie une cacophonie pourvu que l'on se fasse entendre. C'est eux-mêmes, sans doute, que ces admirateurs admirent.

Les soi-disant artistes que ceux-là admirent veulent être incompris car, si on les comprenait, plus personne ne s'extasierait. D'autres se disent philosophes ou scientifiques mais font la même esbroufe. « Soyons incompris » est leur devise. C'est là leur paravent, ce qui cache leur nullité.

Le laid

Où est passé le temps perdu à la recherche du temps perdu ? Hiroshima a détruit mon amour des lettres dans un éclair aveuglant et nucléaire.

Quant aux autres, que je hais autant... Non, sans doute moins car eux n'ont pas l'orgueil du Créateur indigné lorsqu'un insolent leur jette à la figure qu'ils ne sont pas de grands artistes, croyant leur faire insulte. Ils rient, avouent et se moquent, comme Cyrano dans la tirade des nez. Eh bien oui, leur nez est grand. Certains poussent le vice jusqu'à avouer la nature de leur génie : ils veulent vendre et ils vendent. Eux, réussissent ce qu'ils ont entrepris. C'est leur gloire et leur vrai génie.

Je leur laisse mais, finalement, je les respecte, comme un boulanger ne demande pas à un boucher de faire du pain pour l'humilier. Chacun son métier. Va, je ne te hais point...

Comme artiste, la Création en elle-même est, pour moi, un acte vital.

La création ne se suffit néanmoins jamais à elle-même. On crée toujours pour autre chose que le simple désir de créer. Une création n'est jamais neutre.

On crée aussi pour les autres. Sinon, on ne se fatiguerait pas les mains. L'imagination est une chose mais passer à l'acte de création nécessite une volonté de faire partager ce que l'on veut concevoir et exprimer. Oh, bien sûr, on peut toujours créer pour cet autre soi-même, cet autre néanmoins, que je serai demain... Je

Le laid

peux aussi vouloir créer pour ces multiples moi-mêmes, cette foule des jours futurs, afin que, toujours, je me souviens de que j'ai un jour voulu imaginer.

Peindre la peau de Carole satisfait bien entendu, du moins un peu, mes fantasmes. Cette fille est superbe, je vous l'ai dit.

Ecrire et jouer au synthétiseur, avec un ordinateur spécialement programmé ou avec d'autres appareils et instruments, les musiques de ses danses nues répond en partie au même désir mais j'y vois d'autres satisfactions.

Comment suis-je arrivé ici ?

A vrai dire, certains soirs, je me le demande encore. J'ignore si les parcours originaux intéressent quelqu'un mais si c'est le cas, que ce quelqu'un vienne me voir : je serai pour lui un véritable festival de bizarreries.

J'ai dit que j'étais laid. Je ne me nomme quant même pas Quasimodo. Je ne suis pas difforme. Disons plutôt que je n'ai aucun charme *sexuel*. Mon penchant pour la dive bouteille a fait rougir ma peau mais je ne bois plus, plus jamais. Mon sourire est froid, glacial. Mes yeux percent et dérangent. Bref, je ne suis pas un agréable compagnon pour une femme, ni même pour un

Le laid

homme, quelle que puisse être mon attitude, même la plus gentille et dévouée.

Même une aveugle ne m'aimerait guère. Je suis laid, réellement et profondément laid, au delà même de l'apparence physique. Je suis acerbe, subtilement désagréable. Nul ne comprend bien pourquoi mais personne ne prend plaisir à ma compagnie. Moi, je le sais. Je suis laid.

Jamais aucune femme ne s'est intéressée à moi, sauf pour des sujets les plus éloignés possibles de la sexualité. Toujours, les contacts ont été les plus brefs possibles. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai eu des amies mais jamais de maîtresse. J'ai eu une femme. Nous avons divorcé depuis longtemps déjà. Notre union a duré cinq ans. Ce furent cinq années stériles sur tous les plans. Nous n'étions que des soutiens l'un pour l'autre, des soutiens à notre laideur respective. Pour autant que je puisse en juger, car je me sens bien incompetent en la matière, nous ne nous sommes jamais aimé. Je me demande encore comment j'ai pu ou, plutôt, comment nous avons pu vivre ensemble presque cinq ans. Cela restera sans doute toujours un mystère pour moi. Et pour elle aussi. Peut-être suis-je devenu plus laid après que avant et pendant.

La peinture et la musique sont pour moi des passions de toujours. J'ajoute aujourd'hui l'écriture à la

Le laid

liste. Je n'ai aucune formation artistique. Peut-on d'ailleurs apprendre à être artiste ? Ce livre ou, plutôt, ce journal où je note maintenant mes réflexions au fur et à mesure que j'en ai, j'ignore à quoi il servira. A rien, sans doute. Peut-être écrire n'est-il qu'un moyen de s'interroger soi-même. Je vais tout de même considérer qu'il existe un lecteur à qui j'écris, comme si ce livre était une lettre, en quelque sorte. J'écris à ce lecteur potentiel comme un patient parlerait à son psychanalyste, qu'il devine sans voir, qui, peut-être, n'existe pas ou plus, à moins qu'il ne soit parti, absent, qui est silencieux en tous cas...

Qui suis-je donc ?

Qui suis-je donc, en effet, pour être devenu peintre et musicien dans une boîte de nuit après avoir commencé ma carrière comme journaliste ? Ce premier métier ne prédispose pas vraiment au type d'emploi que j'occupe aujourd'hui. Mais, ma carrière, je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

Au bout d'un certain temps, mon journal, trop différent, trop passionnant, fit faillite et ce fut ma fin professionnelle. Pour vivre, je me mis à peindre les visages de passants, dans la rue. Cela amusait. On prenait des photos, on riait.

Le laid

Un jour, le patron de la boîte de nuit où travaillait Carole comme strip-teaseuse m'engagea pour la peindre. Elle ne se déshabilla plus : elle était entièrement nue du début à la fin de son numéro mais tout de même habillée de mes créations. Au premier bain, tout s'efface. C'est pourquoi je prends des photos. La clientèle de cette boîte de nuit est devenue assez *sélect*. Un strip-tease classique commençait à lasser une clientèle plus suffisamment fortunée pour plaire encore à mon nouveau patron. Il fit restaurer et réaménager l'endroit, changea le style. La mode s'en empara. Carole nue - pardon, peinte - dansant au son d'une musique des plus modernes, attira un nouveau public, une nouvelle clientèle.

Durant la soirée, je suis aussi un peu DJ. Au bout d'un certain temps, j'introduisis ma propre musique, au début, c'était uniquement pour accompagner la danse de Carole. Maintenant, mes morceaux passent plusieurs fois dans la soirée. Le patron m'appelle *son ami*. Je suis donc sans doute devenu assez indispensable. La boîte marche de mieux en mieux. On s'y presse.

Je suis laid.

De toutes ces filles qui se trémoussent, qui bougent leur sacré foutu cul sous mon nez, pas une ne

Le laid

s'intéresse à moi. Les sueurs mêlées ne contiennent jamais la mienne.

Seigneur ! Oh Seigneur ! Est-ce que tout cela a un sens ? Ma vie a-t-elle un sens ?

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Réponds-moi ! Donne-moi une réponse, comme à Moïse sur le Mont Sinaï. Donne-moi des Tables de la Loi qui dirigeront ma vie !

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Mais, quand je crie Ton Nom, n'est-ce pas moi que j'appelle et que je cherche ? Moïse s'est peut-être trouvé lui-même sur le Mont Sinaï.

Un sauveur ne peut rien pour qui ne fait pas l'effort de se sauver lui-même. Il ne peut qu'indiquer une route et pleurer sur ceux qui s'enfoncent dans les Marais de la Mélancolie, qui s'enfoncent dans la Mort.

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Mais quand je crie Ton Nom, j'aimerais tant pouvoir entendre une réponse...

Le laid

Foule

Ce soir, je ne me suis pas installé derrière mon pupitre, avec mon synthétiseur. J'ai mis *le disque*. Je suis descendu dans la salle, me mêlant aux hommes et aux femmes du lieu, à *mes clients*, aux clients de mon employeur, plutôt.

Carole est entrée sur scène, comme d'habitude, à la fin de l'introduction, sous les applaudissements. Les mâles y mettaient beaucoup de ferveur, comme s'il s'agissait là d'un culte à leur déesse, comme si Carole était une déesse qu'il leur fallait adorer par cette frappe continue et régulière des mains. Les femelles étaient partagées en plusieurs camps. On pouvait d'abord voir les silencieuses, se réfugiant derrière un visage qu'on aurait dit appartenir au Musée Grévin, peut-être jalouses, en tous cas certaines d'avoir commis une erreur en venant. Il y avait aussi les excitées qui s'imaginaient être à la fois sur scène et dans la salle, caressant avec beaucoup d'affection leur accompagnateur sans perdre une miette de ce qui se déroulait sur scène. Enfin, certaines tentaient de capter l'attention de leur mari ou amant qui, visiblement, avait d'autres chats à fouetter.

Tout le monde se mit à danser sur le rythme de la chanson de Carole, de *ma* chanson, celle que j'ai écrite pour elle et qui a été éditée récemment par une maison

Le laid

de disques. Moi, je ne dansais pas. Je ne sais pas danser. Je n'aime pas l'idée même de danser. Danser est l'affaire des corps et je n'aime pas mon corps. Je n'aime rien de moi.

Les couples se bouscuaient, me bousculant aussi par la même occasion. Je hais la foule, celle qui s'arrache les potins mais ne lit pas les journaux parlant des thèmes importants, des idées réelles, du fond idéologique, de nos gouvernants et de leurs opposants ou des progrès des techniques et des errements de la technocratie : je la méprise. Elle n'achetait pas le journal où je travaillais mais elle me fascine et, dans cette boîte de nuit, me donne beaucoup de plaisir.

Carole entamait chanson après chanson, pendant une heure environ, de quoi faire un bel album de dance-music, un album que j'ai entièrement créé.

Ses chansons appartenaient toutes au genre *Cardiorythming*. J'avais créé ce mot en même temps que le type musical. Cela ressemblait, de loin, à du disco mêlé à de la techno : un rythme musical marqué avec des percussions distinct du rythme de la mélodie principale faite de sons synthétiques, avec des motifs répétitifs. Mais la nouveauté résidait dans la nature du rythme d'accompagnement : il s'agissait de deux brefs coups se suivant de très près, séparés des deux suivants par un temps plus ou moins long.

Le laid

Ce rythme imitait le cœur et le cerveau l'enregistrait comme étant le rythme cardiaque à suivre. Par cette musique, je contrôle donc le rythme cardiaque des spectateurs : ils deviennent *mes choses* car le rythme cardiaque est la base de tout état d'âme.

Vous me direz que je ne suis ni le premier, ni le seul à vouloir imiter le rythme cardiaque ou d'autres rythmes vitaux dans une musique. C'est vrai. Mais, par un subtil mélange de certaines fréquences sonores d'accompagnement et une imitation plus proche de l'original, j'étais parvenu à de biens meilleurs résultats que la plupart de mes devanciers.

Et je jouis chaque soir de voir ces pauvres êtres suivre mes ordres sans même avoir conscience de leur soumission. Je jouis de voir toutes ces femmes, qui se refuseraient à moi comme toutes le font, se tortiller et se déhancher au rythme que je leur impose.

C'est le seul plaisir, car j'en éprouve finalement un, que j'ai dans cette foule, au milieu de ces êtres, de ces corps.

Je connais mes sortilèges et c'est ainsi que je peux y échapper, ne pas me soumettre à mes propres ordres. Ne jamais me soumettre. Même à moi-même. C'est peut-être là aussi une composante de ma laideur.

N'étant pas au même rythme que *les autres*, nos corps s'entrechoquaient. Je créais une perturbation dans l'harmonie que j'avais moi-même constituée, imposée à

Le laid

tous ces esprits et tous ces corps. Je dérangeais ceux qui étaient près de moi. Je brisais moi-même mon propre sortilège autour de moi. J'étais à la fois l'ensorceleur et l'antidote.

J'ai quitté la piste et rejoint la cabine technique bien avant de devoir passer la main, comme d'habitude, au disc-jockey de la boîte, qui anime le reste de la nuit, après que Carole soit sortie de scène.

C'est de cette sorte de tour de contrôle que j'ai alors regardé mon œuvre. La foule multicolore bougeait selon les ondulations que j'avais voulu, que j'avais créées. Je laissais le sortilège réaliser tout son effet. Je ne le perturbais plus par ma présence au milieu de mes victimes. J'étais au milieu d'eux et ils le sentaient. Maintenant, ils m'ont oublié. Ils ont tout oublié. Ils sont dans les mailles du filet de mon ensorcellement.

Je comprends mieux, maintenant, pourquoi des chanteurs ou des musiciens, des acteurs aussi, aiment leur métier. Montant sur scène, ils emportent les cœurs avec leurs propres élans. Quelle griserie ! Quelle jouissance ! Quelle peur, aussi, que chaque fois le charme n'opère plus et que l'on soit privé de ce véritable orgasme, comme si l'on faisait l'amour avec chaque personne du public.

Non. Moi, je ne fais pas l'amour. Ou alors, c'est du sadomasochisme. Je domine cette foule. Je ne la hais point mais je la méprise. J'ai beau la mépriser, la

Le laid

dominer reste pour moi un plaisir, même si, maintenant, il a le goût amer de ce qui est trop facile.

Il faudra que je fasse mieux mais je ne sais pas quoi, ni a fortiori comment. Peut-être en faisant varier leurs cœurs sur une plus grande gamme de sentiments et avec une plus grande précision. Difficile, commercialement au moins, dans une boîte de nuit. La gamme que je suis autorisé à jouer ici est forcément limitée.

Il était une heure du matin, environ, quand le disc-jockey m'a remplacé et que je suis parti. L'endroit n'a plus d'intérêt pour moi à partir de ce moment là. Carole va aller se doucher, détruire mon œuvre. Même pour l'admirer elle encore une fois, je préfère ne pas voir cela. Je n'ai jamais vu les peintures se dissoudre petit à petit dans l'eau de la douche, couler le long de son buste, de ses cuisses, de ses jambes,... et achever leur course dans l'égout !

Je me suis couché rapidement, complétant seulement mon journal, comme chaque soir. Demain, je vais revoir une femme, une amie.

C'est étrange, peut-être, mais j'ai senti la nécessité de préciser. Une femme, une amie. Il est vrai

L e l a i d

qu'elle ne ressemble en rien pour moi ni à Carole ni à mon ex-épouse, ni à ma mère. Toutes trois sont pourtant bien des femmes mais c'est comme si leurs sexes étaient autant différents les uns des autres qu'ils peuvent l'être du mien, de ma masculinité.

C'est difficile mais il faut que je dorme.
Demain, je vais revoir une femme, une amie.

L e l a i d

En attendant Lucie

Le réveil a sonné à six heures. Je le maudis quelques instants avant de me lever. Depuis plus de cinq ans je ne m'étais plus levé si tôt au son d'un réveil. Mon employeur actuel se moque bien que je me lève tôt; pourvu que je sois à mon travail chaque soir. Qui d'autre pourrait exiger des horaires précis de moi ? Je suis laid. Je suis seul. Je suis libre.

C'est ainsi que les trois dernières années, après mes deux ans de chômage et de bohème, de vie artistique en plein air, je me suis souvent levé à presque midi.

En prenant mon café, seul, de si bon matin, je me suis rappelé ces deux ans où, divorcé, je continuais d'aller au Journal. De fil en aiguille, je me remis à penser à mon ex-femme, dont je n'ai plus de nouvelles depuis mon divorce, il y a sept ans. Les années passent et je pris un certain plaisir à les compter comme si cette accumulation d'années, de dates, m'éloignait de souvenirs désastreux.

Je me suis marié peu après que Lucie ait été...

Non, cela n'avait aucun lien.

Cela m'a tout de même fait tout drôle d'être là, tout seul, devant mon bol de café, à la lumière de

Le laid

l'ampoule électrique pendue, nue, au plafond. Je me dis même qu'il faudrait qu'un jour, j'achète un abat-jour à cette lampe. Lucie viendra. Elle verra cet appartement de célibataire, cette lampe nue. J'ai honte. Oui, il faut que j'achète un abat-jour.

Comme d'habitude, je vais sans doute oublier. Que m'importe en effet que cette lampe soit horrible ? De toute façon, je vis seul et personne ne vient jamais chez moi, ... d'habitude.

Je fis griller trois tranches de pain que je tartinais ensuite consciencieusement. C'est bizarre - j'y pense maintenant - l'application ou, plutôt, l'implication que je mettais dans ces gestes mécaniques : atteindre un bol, verser le café, mettre deux sucres et un peu de lait, ouvrir la porte du four à micro-ondes, poser le bol à l'intérieur, mettre en route...

« - Maître, que dois-je faire pour atteindre le Nirvana ?

- As-tu mangé ton riz ?

- ... ? Oui, maître.

- Dans ce cas, le mieux que tu aies à faire est de laver ton bol. »

Mais, en l'occurrence, je ne cherchais même pas à atteindre le Nirvana et je me moquais bien des sentences des sages orientaux. Non, je voulais sans doute m'empêcher de penser trop fort, de penser au passé, le temps où je me levai tôt et seul pour aller au

Le laid

Journal, de penser à l'avenir aussi peut-être, à Lucie, enfin, sans doute.

Et puis, pourquoi fallait-il qu'il pleuve ? Je montais précipitamment dans ma voiture. Il était sept heures moins le quart. J'avais tout mon temps, du moins s'il n'y avait pas de bouchons, ce qui fut le cas.

J'arrivais bien en avance. Il était à peine huit heures moins le quart. Je me garais sans la moindre difficulté.

Je m'installais dans un café, près de la fenêtre. Je regardais la porte du bâtiment d'en face. J'attendais Lucie. Le Patron s'approcha, avec un sourire complice.

« - Vous attendez quelqu'un ?

- Oui, une amie.

- Ah ? Je m'en doutais, de toute façon. Lorsque quelqu'un s'assoit à cette table en regardant en face, c'est qu'il attend quelqu'un. Mais vous avez le temps de boire quelque chose de chaud : il est huit heures moins le quart et même si la tradition veut que l'heure soit huit heures pile, c'est plus souvent à un quart que la porte s'ouvre effectivement, rapport aux paperasses, voyez-vous. Alors, qu'est-ce que je vous sers ? »

J'ai pris un café, que j'ai payé aussitôt, pour pouvoir sortir rapidement, dès que Lucie se montrerait.

Le laid

Il ne pleuvait plus vraiment, un petit crachin simplement.

J'étais heureux. Ce soir, je la note, cette remarque, dans mon journal parce que c'est finalement très rare : je suis heureux encore ce soir alors que Lucie s'est endormie dans la chambre d'amie, à quelques mètres de moi. Lucie est une amie, rien qu'une amie. Je suis laid mais elle s'en moque. Elle n'attend pas de moi que je sois beau. Elle n'attend pas mon phallus. Notre relation n'a rien à voir avec le sexe et encore moins avec la protection parentale. Nous nous choyons et nous aimons en adultes responsables depuis toujours.

J'attendais, ce matin, dans le café, en buvant à petites gorgées mon café noir.

Une femme très belle est passée. Elle a souri en regardant dans le café, au travers de la vitrine. Elle a souris vers moi. Elle *m'a* souri. Elle est passée, comme cela, rapidement. Il est vrai qu'il pleuvotait doucement. Mais son sourire m'a fait oublié, l'espace d'un instant, Lucie. Cette femme était très belle, vraiment très belle. Je ne lui donnais pas vingt-cinq ans et la fraîcheur de son visage encore jeune s'entourait de ses longs cheveux blonds-dorés. J'avais deviné (ou imaginé, finalement, tant son passage fut rapide) sous son imperméable clair

Le laid

et son pull noir à col roulé des formes parfaites, ni trop rondes, ni trop plates.

Le patron me parla, rompant le charme.

« - Elle est belle, hein ? C'est la fille de la voisine qui s'en va à la fac. Elle vient souvent ici et tous les clients la regardent comme vous en ce moment. Ah Ah... »

Et merde ! Il est vrai que je suis laid, alors *pourquoi* une jolie femme me sourirait à moi ?

La rue était presque déserte. J'attendais, le regard porté sur le trottoir d'en face. Lorsque que quelqu'un passait à pieds dans la rue, ce n'était jamais sur le trottoir d'en face et il se pressait. Le petit crachin ne devait pas en être la seule raison.

La dernière fois que je suis été voir Lucie, je lui ai apporté des vêtements. A ma visite précédente, j'avais pris ses mesures. J'avais compris depuis un moment qu'elle voulait s'habiller à la mode d'aujourd'hui, sans oser me le demander.

Lucie était restée belle, comme lorsque nous étions jeunes, au lycée, et ce malgré les années. Nous avons tous les deux quarante ans cette année et nous nous connaissons depuis près d'un quart de siècle.

Huit heures cinq.

Le laid

J'espérai ne pas m'être trompé de jour.

Nerveusement, je finis d'un trait ma tasse de café.

En face, la porte demeurait close : Encore quelques minutes à attendre, sans doute. Le temps est long. Et si quelque chose s'était passé ? Si Lucie ne sortait pas ? Au fond de moi, je savais que c'était impossible. Alors j'attendais.

Huit heures dix.

« - Vous inquiétez pas, elle viendra... » me dit le cafetier qui me voyait m'énerver.

Enfin, la grande porte se fendit en son centre et la porte pour les piétons, au milieu de la grande, s'ouvrit. Je bondis. Je jetai un bref coup d'œil au cafetier pour le saluer. Il me sourit. Je sortis en trombe et traversai la rue.

Il pleuvotait toujours mais cela n'avait plus d'importance. Mon soleil était de retour.

Le laid

Lucie

Lucie était là, sur le trottoir.

Je m'arrêtai à quelques mètres et la regardai. En fait, nous nous regardions l'un l'autre, immobiles. Nous attendions je ne sais quoi. La porte se referma derrière Lucie avec un énorme bruit métallique, un *bong* gigantesque, comme seules les grosses portes métalliques savent le faire. Sinistre, quand j'y pense.

Lucie était là, debout devant moi, sa valise posée à côté d'elle.

Elle s'était habillée avec les vêtements que je lui avais apportés l'autre jour. Elle était belle. Et nous attendions chacun quelque chose d'inconnu.

Ses chaussures noires neuves brillaient malgré le faible soleil. Ses jambes se moulaient parfaitement dans des collants noirs opaques. Sa jupe arrivait au niveau de ses genoux. Elle constituait un ensemble avec sa veste. Enfin, son plus beau vêtement était celui que Dieu lui donna, ses longs cheveux qu'elle avait, ce matin, peignés longuement, comme lors de chacune de mes visites.

Une larme coula sur l'une de ses joues. Moi seul était venu, comme d'habitude. Moi seul demeurait au

Le laid

monde pour elle. Tous les autres, même ses parents, étaient partis, l'avaient abandonnée depuis douze ans, si ce n'est plus encore.

Elle courut soudain se jeter dans mes bras. Nous pleurions tous les deux, je crois. Nous avions tellement attendu cet instant, depuis si longtemps. Je respirais dans ses cheveux. Je la serrais dans mes bras, comme elle me serrait elle-même. Elle me faisait même un peu mal. Douze ans que nous n'avions pas eu de contact physique, toujours une table ou une grille pour nous séparer.

« - Partons d'ici, vite, s'il te plaît

- Je comprends. Viens : ma voiture est garée par là. En t'attendant, j'ai pris un café, en face. Veux-tu déjeuner quelque part, avant qu'on aille là où tu m'as demandé l'autre jour ?

- Non, non merci. J'ai déjà déjeuné, mal comme d'habitude. Je t'en prie : partons rapidement d'ici, le plus vite possible. »

Je pris sa valise dans une main et, avec l'autre, sa propre main. Elle baissait la tête, regardant le sol. Le temps était vraiment détestable. Elle observait le sol, ses irrégularités, ses difformités. Les maisons de ce quartier,

Le laid

elle les connaissait toutes par cœur : elle les avait vues tous les jours par sa fenêtre.

Elle trébucha une ou deux fois. Elle n'avait plus l'habitude des chaussures avec un talon pas tout à fait plat.

J'ouvris le coffre de ma voiture et y plaçait la valise. Je claquais le coffre en regardant Lucie : elle souriait, satisfaite de voir sa valise enfermée à son tour. Nous montâmes dans la voiture.

« - Je suis si heureuse...

- On y va ?

- Oui !

- Alors, c'est parti ! »

Je tentais d'avoir un ton joyeux mais quelque chose n'allait pas, ce n'était pas franc et j'avais l'impression que cela s'entendait, qu'il n'y avait que cela qui s'entendait, que mes mots en étaient couverts.

Pourtant, j'étais vraiment heureux.

La peur, peut-être. La peur d'être de nouveau avec Lucie. Peur pour elle, peur pour moi. Je ne sais pas.

Et j'avais l'impression que Lucie avait les mêmes sentiments que moi, que son ton joyeux dissimulait les mêmes choses que le mien. Il y avait là aussi quelque chose de forcé.

L e l a i d

Je suis certain qu'elle était vraiment heureuse néanmoins. Autrement était impossible, impensable, inimaginable.

Nous repassâmes devant la grande porte en fer. Lucie ne put s'empêcher de la regarder encore une fois, la dernière.

Le laid

Dans la voiture

Elle avait besoin de s'isoler, de clore son univers sensoriel. Trop de sensations, d'impressions, de sentiments, se battaient pour s'assurer une suprématie sur sa conscience. Depuis douze ans, elle n'avait plus vu quoi que ce soit d'autre que quelques murs gris, un ciel nuageux et des filles pareillement sinistres, qu'il s'agisse de ses compagnes d'infortune ou des gardiennes.

Elle ferma les yeux.

J'eus un instant peur qu'elle soit malade. Non, c'était juste un vertige.

Il paraît que c'est toujours ainsi, lorsque l'on sort de prison.

J'avais rêvé d'un beau temps pour ce jour tellement attendu mais la voiture roulait sur une route mouillée sous un ciel gris, lorsqu'il ne pleuvait pas. Mais je crois que, dans la mémoire de Lucie, il fera toujours beau lorsqu'elle pensera à aujourd'hui.

Nous primes l'autoroute de l'ouest, direction notre enfance.

Bien des choses avaient changé depuis ce temps-là, à commencer par nous, mais je ne m'en plaindrai pas. Non, c'est normal que tout change. C'est la vie. Il n'y qu'au fond d'un tombeau que l'on ne bouge plus.

Le laid

Lucie ouvrait les yeux quelques instants avant de les refermer. Petit à petit, elle les ouvrit de plus en plus jusqu'à ne plus les fermer du tout. Un sourire figé éclairait ses lèvres.

Je ne m'aperçus pas tout de suite que nous ne nous disions rien. C'est étrange, tout de même... Un regard vers elle, l'écoute de sa respiration calme, une légère modification de son sourire... Voilà comment nous communiquions. J'ai vraiment eu l'impression de lui parler... silencieusement. Vraiment étrange, quand j'y repense maintenant...

Mais le silence - le charme - fut rompu parce que je demandais à Lucie quelle route elle voulait que nous prenions. Elle me dit que l'autoroute ne la gênait pas, qu'elle voulait arriver le plus vite possible...

Malgré sa quarantaine, la même que la mienne puisque nous avons le même âge, elle disposait d'un charme assez fabuleux. Peut-être était-ce son sourire, comme la Joconde L'un de mes amis me dit une fois que la différence entre la simple beauté et le charme résidait dans la durée. Une ride annule la beauté physique classique. Elle n'atteint en rien le charme.

Qu'est-ce que le charme, finalement ? Une attitude, une manière d'être, de vivre ? Je ne sais pas. Je ne saurai jamais car je suis laid. Le charme est peut-être

L e l a i d

tout simplement la beauté globale, au delà du corps. Qu'importe : je suis laid.

Lucie n'a jamais été pour moi une compagne sexuelle. Elle ne le sera sans doute jamais. Mais c'est une amie, une véritable amie. Nous ne nous sommes jamais rendu un service tel que nous serions liés par la reconnaissance, sauf peut-être ce service que j'ai rendu jadis à Lucie et qui me permet d'apprécier aujourd'hui encore sa présence. Nous n'avons plus de destin commun depuis vingt ans, si on excepte nos rares rencontres, au parloir ou avant. Mais, malgré ce manque de raisons de nous aimer.. pardon : de nous apprécier... nous nous sentons bien ensemble et si l'un de nous s'éloigne de l'autre, nous nous sentons seuls. Parce que c'était elle, parce que c'était moi...

L e l a i d

Les oiseaux

Le ciel était enfin bleu : le vent de la mer avait chassé les nuages. Lucie était là, debout, à quelques pas devant moi, humant l'air marin, enveloppée dans un imperméable d'homme que je lui avais prêté et qui voletait dans la brise.

La voiture nous attendait plus loin, garée sur un parking, à côté de l'accès du chantier. Nous avons emprunté un chemin au travers du marais pour arriver sur la Grande Digue. Elle contient les alluvions millénaires de la Seine pour éviter que l'estuaire ne reprenne sa dimension des siècles passés. Jadis, l'eau battait jusque sous les falaises, à plusieurs kilomètres de là où nous étions. Entre elles et nous, la grande zone industrielle du Havre s'étalait le long du canal de Tancarville.

Je regardais Lucie qui, elle-même, regardait l'Ouest, la mer, au-delà du chantier déjà bien avancé du futur Pont de Normandie, amené un jour à remplacer ou, du moins, compléter, le célèbre Pont de Tancarville. Nous étions gamins l'un et l'autre lorsque cet autre pont avait été construit, nettement plus en amont du fleuve.

A cette époque, je me souviens, nous venions parfois jusqu'ici, en vélo, pour voir les oiseaux. Nous partions, Lucie, Antoine, Cathy et moi, tout l'après-midi

Le laid

et nous regardions les oiseaux de sur une digue. Le paysage a tellement changé et, c'est vrai aussi, c'est une période tellement ancienne pour moi, que je ne saurais même plus dire si nous étions au même endroit aujourd'hui que jadis.

Je me croyais heureux alors.

Les choses ont bien changé. Je regardais les oiseaux mais aujourd'hui les oiseaux sont de moins en moins nombreux. On dit que le chantier provoque l'assèchement du marais, les chassant. Je regardais les oiseaux mais aujourd'hui je regarde se trémousser des filles qui me sont interdites parce que je suis laid. Je les regarde se trémousser au son de ma musique, sur la danse que j'ai voulue pour elles. Je suis laid et me venge de cette laideur sur ces filles que je contrôle le temps d'une soirée, créant les rythmes sur lesquels s'alignent leurs battements cardiaques, contrôlant leurs cœurs et, partant, leurs sentiments, leurs joies ou leurs lassitudes, leurs stress ou leurs relaxations.

Ici, tout ce que je vois, c'est que ma vie est vaine et vide de sens. Vanité, vanité, tout est vanité, dit Qohélet...

Ici, je vois une fille qui sourit à la mer, enveloppée dans un manteau d'homme pour ne pas avoir froid. Je la vois comme je la voyais jadis, heureuse de contempler une nature qui n'a jamais refusé de nous révéler ses charmes. Peut-être ceux qui décident, de

Le laid

derrière leurs bureaux, d'assécher les marais veulent-ils se venger de la nature qui demeure trop chaste pour eux, comme une vierge farouche qu'il faut battre et violer faute de pouvoir la dépuceler avec amour. Ils sont laids, comme moi qui suis obligé de contrôler derrière des digues musicales les flots de ces corps humides de sueurs mélangées, pour pouvoir me croire important pour eux, pour elles surtout.

Ici, je vois Lucie. Tout a changé. Nous avons quarante ans, ce n'est pas la même chose que lorsque nous avions quinze ou vingt années passées sous le soleil. Nous ne sommes plus que deux amis, Antoine et Cathy sont morts.

Les oiseaux sont partis, comme les années...

Lucie est sans doute autant heureuse que je peux moi-même l'être, même si, lorsqu'on désire se rappeler une belle époque, d'autres souvenirs moins agréables resurgissent.

Je veux être en paix avec moi-même. C'est sans doute pour cela que j'ai ressenti le besoin d'écrire. Ecrire, c'est un peu une autopsychanalyse. Alors, poussons le vice au bout et allons jusqu'à chercher toutes les racines de ma laideur, de ma vie.

Le laid

Le laid

Lucie

Le laid

Le laid

*« Serait ce moi
Si j'étais née ailleurs
Si j'étais née quelque part
Qui ne soit pas ici ?*

*Serait ce lui
S'il était né ailleurs
S'il était né quelque part
Qui ne soit pas là-bas ?*

*Là-bas
Les trottoirs de Manille ou les sables du Sahel
Les salons dorés des grands bourgeois de Paris
Les ghettos de Varsovie ou de Brooklyn
Ici
Dans ma petite ville de province
Sur des pavés mouillés
Dans un confort douillet*

*Quelle importance
Ont nos endroits de naissances
Quelles que soient nos chances
Ou bien nos malchances
Si ce n'est pour nous donner*

L e l a i d

*Des souvenirs
Une base à partir de laquelle exister et grandir,
Si ce n'est pour faire de nous des gens
différents ?
A nous de profiter
De nos chances,
De nos malchances,
Pour être des humains dignes de ce nom.
Les événements n'ont d'importance
Que par ce qu'ils font sur nous. »*

Lucie (1969)

Le laid

La corde

Je tenais ses jambes. Ma main découvrait la douceur de la peau de Lucie. Elle avait mis sa jupe écossaise qu'elle aimait tant, celle qui avait déclenché la fureur de son père : trop courte ! Nous n'étions qu'en 1969 ! Aujourd'hui, de telles jupes sont celles des enfants sages.

J'avais du mal à soutenir tout le poids de Lucie d'une seule main, en la tenant de façon si précaire et si peu confortable pour moi. L'émotion qui m'envahissait, la peur, ou que sais-je, ne me facilitait pas non plus la tâche.

Mon autre main s'agitait mais j'avais peur de blesser Lucie. La blesser ! Quand j'y repense, maintenant, cette peur me semble complètement stupide. Une égratignure n'est rien en regard de ce qu'elle avait voulu se faire à elle-même.

Enfin, je reçus son corps tout entier sur mon épaule. Sans doute autant sous le choc de l'émotion que de cette chute, je m'effondrai par terre, Lucie enserrée dans mes bras. Je lâchai mon couteau, peut-être par peur de la blesser, encore une fois.

Lucie reprenait conscience doucement, commençant à remuer. Je la fit rouler à côté de moi. Je

Le laid

lui retirai son collier de mort et déboutonnai son col. Elle toussa. Je me relevai.

Au plafond pendait toujours la corde, accrochée à une poutre. Je l'avais coupée au milieu. Il me fallait maintenant monter sur une chaise pour la retirer de là-haut.

Pour la première fois de ma vie, j'éprouvais le vertige, du petit sommet d'une chaise. Peut-être, après tout, cette émotion qui me tordait l'estomac et le cœur n'était pas le vertige. Qu'importe.

La corde dans une main, je remis la chaise en place avant de m'agenouiller à côté de Lucie.

Alors que j'écris ce récit, cette autobiographie, je suis frappé par mon manque de logique ou, du moins, d'attention envers Lucie. Ce qui comptait le plus, à cet instant, était de supprimer toute trace de son geste. Elle-même respirait, cela me suffisait. Mais personne d'autre que nous deux ne devait savoir. Et personne ne le sut jamais.

Je ramassai mon couteau suisse, le repliai et m'empressai de le ranger.

Enfin, elle ouvrit les yeux. Je la pris de nouveau dans mes bras. Elle appuya son visage contre mon épaule et se mit à pleurer.

Le laid

Je ne me rappelle plus pourquoi j'étais venu la voir. Cela n'a pas d'importance, de toute façon. La porte de la maison était restée ouverte, j'étais entré après avoir juste sonné une fois, comme d'habitude. Le *boum* de la chute d'une chaise m'avait accueilli, en provenance de la chambre de Lucie. J'étais aller voir.

Je désapprouvais de plus en plus le comportement de Lucie mais nous étions au lendemain du Joli Mois de Mai : Nous nous interdisions de juger les faits et gestes des uns ou des autres, bien davantage encore de les juger.

*De la Vallée des Larmes
Où est sa source
Elle vient
Et grossit à chaque instant
La rivière où se noie l'espoir*

*Du plus profond de l'Enfer
Cette arme suprême du Mal
Frappe femelles et mâles
On la nomme sans faire
Attention : Désespoir !*

Ca aussi c'est de Lucie, à peu près à la même époque. Et pourtant, elle avait succombé à ce désespoir.

L e l a i d

J'ai gardé des traces de textes, de poèmes, que les uns ou les autres nous avions écrits. Je les relis de temps en temps. Ma femme n'a jamais su que j'avais cela. Elle n'a jamais su que moi aussi j'avais écrit.

Mais tout cela n'a aucune importance.

Le laid

Les forces du dedans et du dehors

Depuis peu, et j'étais le seul à le savoir en dehors de son fournisseur, Lucie fumait du haschisch. J'ignore, à vrai dire, si l'époque a vu davantage de fumeurs de haschisch que notre monde actuel. Je n'entrerai donc pas dans la polémique.

Le problème n'est pas là.

Nous étions tous intéressés par les possibilités d'étendre le rêve, de nous fasciner nous-mêmes par notre imagination. Peut-être y voyions-nous aussi une manière de faire resurgir dans la conscience des éléments que nous avions enfouis au plus profond de notre cerveau, comme pour nous psychanalyser nous-mêmes, en quelque sorte.

Antoine Kastelbach ne nous suivit pas dans nos expérimentations de relaxation et autres techniques approuvées. Lucie avait choisi de s'aider de haschisch. Aujourd'hui encore, je ne sais pas comment elle a rencontré Hubert. Elle ne me l'a jamais dit. Je ne lui ai jamais demandé. C'est cet Hubert qui lui fournissait sa drogue. Lui-même n'en n'usait pas.

Lucie, lorsque je m'aperçus de cette consommation, me dit, tout simplement : « essaye, tu verras, c'est tellement plus facile... »

Le laid

Mais je ne veux pas que cela soit plus facile. Je ne veux pas compter sur une drogue-maman qui me soutient lorsque je veux être seul face à moi-même.

A un moment donné, dans notre vie, on devient vraiment adulte ou on renonce à l'être un jour, sauf si quelque chose vient vous forcer, comme ce fut le cas de Lucie.

C'est le moment où l'on choisit pour la première fois d'agir seul, en ne comptant que sur ses propres forces, ou bien de quémander son soutien à quelque chose d'extérieur, une force extérieure qui jouera désormais le rôle d'un tuteur, comme celui sur lequel une plante trop fragile s'appuie.

A un moment donné, il faut choisir entre les forces du dedans et les forces du dehors, choisir entre être un individu ou bien n'être qu'un élément vaguement discernable dans ce Tout qui nous contient tous. Moi, j'ai voulu aimer le Tout en lui apportant mon être, comme il était, comme il est aujourd'hui. Oui, je suis le Laid mais je suis moi.

Choisir, bon Dieu ! Choisir ! C'est ce que tant de gens ne savent pas faire. Alors, d'autres, des hommes ou des événements, choisissent pour eux.

Lucie a vite manqué d'argent. Hubert ne faisait pas de crédit : c'était une crapule de la pire espèce, pas

Le laid

une banque. Il a su profiter de la volonté de Lucie de quitter sa famille.

Le bac en poche, comme les trois autres de la bande, Cathy, Antoine et moi-même, Lucie aurait dû poursuivre ses études. Elle se contenta de disparaître. Durant des années, je n'en eus plus de nouvelles. Même ses parents durent l'oublier ou, du moins, agir comme si cela était le cas. Je ne pus, comme eux, jamais l'oublier. La seule différence entre eux et moi, c'est que, moi, j'ai pardonné.

Qu'avais-je à pardonner, d'ailleurs ? Elle ne m'avait rien fait, si ce n'est heurter mes convictions.

Ainsi s'achevait, par un drame, notre scolarité au Havre. La bande se dispersa petit à petit, sous l'effet de notre propre dispersion physique. Nous nous quittâmes comme nous quittâmes notre bonne vieille institution privée.

Antoine Kastelbach réalisa ses études de sciences politiques et peu après, prit la succession du vieux docteur à la tête de l'opposition municipale. Quelques années plus tard, il serait le plus jeune député de France. Mais nous n'en sommes pas encore là...

Cathy, quant à elle, commença des études dont j'ai oublié la teneur. Peu après, elle entra dans un groupuscule d'extrême-gauche qui donna naissance au

L e l a i d

célèbre Sanction Directe, responsable de bon nombres d'assassinats et attentats divers.

Un député de tout premier plan et une terroriste dans ses amis d'enfance, c'est du pain béni pour un journaliste !

Le laid

Interviews

En fouillant dans mes souvenirs, *toutes ces choses qu'on amasse sans trop y penser*, j'ai retrouvé un petit texte qui me fournit une formidable transition entre le chapitre précédent et ce que je veux raconter maintenant. Je ne sais même plus qui l'a écrit. Le fait que ma main ait tracé les lignes que je vais ici reprendre ne prouve rien : à l'époque de cette fin d'adolescence, il était fréquent que nous recopiions les textes des uns ou des autres (nous en écrivions tous) qui nous plaisaient beaucoup.

*Y-a-t-il une beauté qui ne soit pas dangereuse
Qui ne rende pas notre vie malheureuse ?
De la Beauté des femmes
Qui fait parfois perdre l'âme
Par la senteur enivrante de ces fleurs du Mal
A la beauté de l'exploit
Qui fait frôler la Mort
Fait frissonner le corps
En passant par la beauté de la Foi
Qui soûle aussi parfois
Sans oublier la magie
De ce qui conditionne notre vie
De cet argent que l'on désire*

Le laid

*Qu'on veut tenir
Ni, bien sûr, la beauté
La terrifiante beauté
De la Mort.*

*On dit que le Monde est beau
Y-a-t-il en son sein une place pour l'homme heureux ?
L'Homme peut-il vivre avec la Beauté ?*

Lucie s'était laissé séduire par la *terrifiante beauté*. Cathy succombait aux charmes du dogmatisme tandis qu'Antoine se laissait aveugler par son ambition. Et moi ? Moi, ... ? A vrai dire, j'ai cédé un peu à toutes les avances. Jeune journaliste dans un journal qui se voulait *différent*, désirant aller au fond des problèmes, je me laissais fasciner par mon Narcisse (beauté oubliée dans la liste qui a été dressée ci-dessus), mon ambition de vouloir *changer le monde* - comme si j'en avais le droit - et, bien entendu, ma folle foi dans le Journalisme et mon Journal.

J'ai rencontré un jour un publicitaire qui m'a dit quelque chose d'apparence anodine mais qui m'a terriblement bouleversé. « La seule différence entre un publicitaire et un journaliste, c'est que le publicitaire a conscience de n'être qu'un mercenaire. » J'ai massacré le produit qui était présenté dans ce cocktail, sous la responsabilité de ce type, dès le lendemain, dans mon

Le laid

journal. Puéril, je sais. Je n'ai compris ce qui s'était passé en moi à ce moment que bien plus tard, lorsque mon journal a fait faillite, et que j'ai perdu mes illusions.

Mais je m'éloigne de ce que je voulais raconter en commençant ce chapitre, à savoir comment j'ai retrouvé Lucie, Cathy et Antoine. Si ce livre est une autopsychanalyse, il est normal que je me laisse aller. Et puis j'écris alors que Lucie dort, à quelques mètres de moi, mais derrière un mur. Il est six heures du matin. J'écris parfois, comme maintenant, en rentrant du travail, épuisé, ou alors pendant que Lucie court Paris à la recherche d'un improbable travail.

Commençons par Cathy, elle a moins d'importance dans mon histoire que Lucie. Elle fut, aussi, la première que je retrouvais, par pure motivation professionnelle.

L'oubli est peut-être une excuse facile mais c'est un fait : je ne me rappelle plus bien tous les détails de la manière dont j'obtins mon rendez-vous avec Cathy. Les faits remontent à presque quinze ans maintenant... Les policiers avaient arrêté un sympathisant de Sanction Directe. Je parvins à négocier avec son avocat une interview pour mon journal. Lorsque j'eus arrêté mon magnétophone, je lui demandais s'il me serait possible

Le laid

de revoir Cathy. Je crois que l'avocat avait pris les contacts. Cathy m'avait téléphoné d'une cabine téléphonique, me donnant un premier rendez-vous dans un café où elle me rappela, toujours par téléphone. Bref, nous devons nous rencontrer très tôt le matin, vers six heures, quelque part dans la forêt de Fontainebleau.

Je suis persuadé aujourd'hui que ces précautions pour me joindre étaient un peu stupides. Sanction Directe voulait - entre autres choses - lutter contre l'impérialisme américain mais ses membres obéissaient aux stéréotypes des bonnes vieilles séries policières. Le véritable impérialisme est sans doute culturel. En effet, si j'étais sur écoute, le rendez-vous dans le café avait été noté par la police et il leur aurait suffi de mettre sur écoute le café pour connaître le lieu du rendez-vous ! Le refus de s'éterniser au téléphone dans chaque cas était bien sûr motivé par la nécessité d'empêcher une localisation de mon interlocutrice.

Nous étions au mois de Février 1978. Au cours de l'année, Antoine Kastelbach allait devenir le plus jeune député de France. A cette époque, à l'aube, il fait froid et humide en forêt de Fontainebleau, comme dans toutes les forêts.

J'avais garé ma voiture dans la clairière du rendez-vous et j'attendais que Cathy se montre. J'attendis environ une heure. Je me demandais même si je m'étais

Le laid

trompé d'endroit. Cela aurait été une gaffe stupide. Pour me réchauffer autant que pour m'amuser, je craquais des allumettes et *je jouais avec le feu*. Après tout, j'avais rendez-vous avec une terroriste recherchée par toutes les polices de France. Je me rendais coupable de non-dénonciation de malfaiteur. Il n'y eut jamais de poursuites à mon encontre. J'essayais vainement, comme la *Petite Fille Aux Allumettes*, de voir des choses agréables dans ces flammes qui dansaient devant mon nez. D'autres auraient peut-être fumé quelques cigarettes. Moi, je ne fume pas. Je n'ai jamais fumé. Ni tabac ni haschisch. C'est la même chose, en fait.

L'odeur de soufre brûlé envahissait ma voiture, mon refuge contre le froid et l'humidité du dehors, l'agression extérieure. Je crois que l'automobile n'est pas un objet comme les autres : on s'y investit beaucoup plus que dans n'importe quel autre *artefact*. Elle a une fonction psychoaffective complexe et même incohérente qui fait que l'adjectif possessif de *ma voiture* est pleinement justifié.

Dans une voiture, l'homme est à l'abris, comme dans l'utérus de sa maman. Il est invulnérable. Mais la voiture est aussi cette étrange image du phallus qui fait que l'on veut toujours aller plus loin dans la vitesse, dans le va-et-vient sur la route, dans ce vagin de bitume.

La voiture est l'objet le plus typique de la société de consommation tant abhorrée par Sanction Directe,

Le laid

non pas parce qu'il est cher et désiré par tous (le rêve de tout directeur de marketing !), mais parce qu'elle est le symbole le plus accompli de cette *laid* de notre monde. La voiture sépare l'homme de son environnement qui, ainsi, demeure chaste à nos yeux. Il y a *dans ma* voiture et *hors de ma* voiture. J'ai *ma* voiture comme j'ai *mon* corps. Jamais les adjectifs possessifs n'ont autant leur sens que lorsqu'ils s'appliquent à des voitures.

C'est à tout cela que je pensais en attendant Cathy. A vrai dire, je m'ennuyais. J'attendais un événement important pour mon travail. Je demeurais insensible à tous ces petits bruits de la forêt qui s'éveille, du premier chant des oiseaux au galop matinal du sanglier. Peut-être même n'y a-t-il plus de sangliers à Fontainebleau. Je ne sais même pas.

La portière de droite s'est soudain ouverte. Cathy s'est installée à côté de moi. Je ne l'avais pas entendu venir. D'instinct, je mis en route mon magnétophone. En repassant maintenant la bande, je me revois là-bas, avec elle, alors qu'elle est morte depuis plus de douze ans.

« - Salut ! Désolée de t'avoir fait attendre mais il fallait qu'on vérifie que personne d'autre que nous et toi n'était là.

- Je comprends. Salut ! »

Le laid

Je l'avais quittée à dix-huit ans. A vingt-sept, je la reconnaissais bien. Pas un brin de maquillage. Elle ouvrit son vieil anorak et dégagea ses cheveux qui s'épandirent sagement sur le dossier du fauteuil.

« - Je t'ai connue adolescente. Tu étais plutôt calme. En tous cas, tu n'avais rien d'une délinquante ou d'une future ennemie publique numéro un...

- Les futurs terroristes doivent-ils être des délinquants ? L'Etat Totalitaire nous considère comme des criminels. Les stupides moutons font de même. Or le crime - la délinquance ou le reste - et le terrorisme procèdent de deux logiques opposées. Le crime n'a pour objet, par le biais d'actions parfois incohérentes, que la satisfaction immédiate de besoins matériels égoïstes afin de se conformer à un modèle social capitaliste. Le terrorisme, c'est l'inverse. C'est une lutte ordonnée pour atteindre un idéal social. Le Peuple est abruti par ses ennemis. Il ne peut plus réagir. Il faut donc faire tomber les chaînes qui l'entravent.

Néanmoins, le terrorisme et la délinquance ont un point commun : ce sont deux conséquences de la société actuelle. On apprend aux gens à accroître sans cesse leur appétit matériel, au détriment du reste. Or les marchands stupides ne sont pas capables d'organiser le monde pour que ces appétits auto-entretenus trouvent une satisfaction correcte. Il y aura bientôt plusieurs

Le laid

millions de chômeurs. Les bourgeois sont ainsi saignés par leurs propres victimes se conformant au schéma de leurs bourreaux : puisque je n'ai pas les moyens d'acheter ce que je veux, je le prends. Quant au terrorisme, il s'agit d'une lutte engendrée par la stupidité du système en place pour, tout simplement, y mettre un terme.

- Et le remplacer par quoi ?

- Par une société sans exploiters ni exploités, ni prolétariat standardisé soumis à une nomenklatura, ni esclaves du patronat.

- Bref, pour atteindre une société harmonieuse où tout le monde s'aimera, il faut tuer...

- Pas d'omelettes sans casser des œufs...

- N'y a-t-il pas contradiction entre les moyens et la finalité ?

- La légitime défense consiste à tuer pour vivre soi-même.

- Mais pourquoi ne pas exprimer vos idées sur la place publique, comme n'importe quel parti ? Ne sommes-nous pas en démocratie ?

- Le terrorisme, c'est tuer Calypso. Personne ne voudrait voter pour nous comme aucun marin ne voulait quitter Calypso. Il faut rendre sa fierté et sa raison au Peuple. Il faut donc éliminer les manipulateurs. Voilà la vraie démocratie.

Le laid

- Gandhi disait que nul moyen n'est supérieur aux fins. Utiliser la violence physique pour faire cesser la violence psychologique...

- Nous vivons dans un monde de confrontations. Notre action vise l'établissement d'une société égalitaire et fraternelle !

- L'égalité devant la mort, en tous cas, n'est pas pour demain, grâce à vous... Qu'est-ce que cela te fait de poser des bombes et d'entendre qu'elle a, en explosant, tuer des gens ? Qu'est-ce que cela te fait de tirer sur quelqu'un qui s'écroule presque à tes pieds ?

- Je suis contente. J'ai fait mon devoir. Cela fait des cochons en moins !

- Les S.S. disaient la même chose des juifs qu'ils assassinaient !

- Tu ne vas quand même pas prendre la défense de ces salopards de capitalistes ?

- Il y a des victimes innocentes dans vos actions...

- Pas d'omelettes sans casser des œufs... »

Elle sortit un revolver d'une de ses poches.

« - Tu vois du sang sur ce truc ? Pas moi. Il a tué cinq personnes. »

Le revolver, entre ses mains de femme, me fit une drôle d'impression. Quelque chose était incohérent : cette bouche, ces seins, ces mains et ce revolver et ces discours...

Le laid

Je restais quelques instants abruti, silencieux. C'est idiot mais, c'est vrai, je m'attendais presque à voir ce revolver recouvert de sang séché. Même l'assassinat est anodin à notre époque. Les couteaux de Barbe-Bleue n'existent plus. Les mains qui tenaient ce revolver étaient si douces...

« - La dernière, c'est le vieil Alain de Villainville, il y a dix jours. Lorsqu'il est descendu de sa voiture, devant chez lui, son chauffeur est parti la rentrer au garage, comme d'habitude. On le surveillait depuis trois semaines. Notre moto s'est approchée et j'ai fait feu au moment précis où il sonnait. Il est tombé alors que l'ouvre-porte avait été déclenché. Il a poussé la porte dans sa chute et s'est étalé dans le vestibule en couinant. Je suis descendue de la moto. Je me suis approchée. Sa femme se précipitait vers lui. Elle s'est arrêtée en me voyant. J'ai tiré encore. Deux balles dans sa tête et une pour sa femme. Ce que ça m'a fait ? Rien. Rien, sauf le plaisir du devoir accompli. »

Son discours était si froid et sa bouche si chaude... Nous nous séparâmes peu après. Elle attendit que je m'éloigne pour prendre une direction dans la forêt. « Le fanatisme est la seule force des faibles » disait Nietzsche. Lorsqu'on se sent faible devant un monde que l'on voit comme hostile, on agit comme un faible.

Le laid

Le soleil éclairait d'une lueur rougeâtre le sous-bois. Mais ce n'était pas, du moins je ne voulais pas que ce soit, un rouge sang.

« L'Etat a le monopole de la violence légitime. »
Le Terrorisme est donc interdit.

Quelques jours plus tard, j'allais cette fois interviewer Antoine. La mort d'Alain de Villainville lui avait permis d'entrer à sa place au Conseil National de son parti. Cathy lui avait rendu service sans le vouloir. Quant on veut symboliser le renouveau, rien de vaut de remplacer un vieux routier par un jeune loup au charisme certain.

La grille grinça, tout comme l'allée de petits cailloux blancs menant à sa demeure. Il faisait toujours froid, la neige ne nous avait pas encore quittés. Malgré ce froid, en général hostile à toute manifestation odorante, mon nez était noyé sous les effluves des pins et sapins du petit parc entourant la maison. Il est bientôt huit heures et Lucie ne va pas tarder à se lever, je pense, comme tous les jours. Il était à peu près huit heures aussi ce jour-là, lorsque j'entrai chez Antoine Kastelbach.

Il me reçut dans un bureau où des dossiers s'empilaient devant la vue, comme s'ils avaient été placés là pour montrer un débordement d'activités intellectuelles et d'études diverses. Antoine, tout comme

Le laid

Cathy, n'avait guère changé physiquement depuis notre dernière rencontre.

Il insista pour que je le tutoie. Comme tout homme politique de talent, il associait deux natures pourtant hostiles l'une à l'autre, un côté cabot, comédien et fier, et un côté stratège, directeur du marketing. Il est certain que son ambition est son moteur principal, comme la mienne me poussait d'ailleurs à l'interviewer. Lui-même se persuadait d'agir pour défendre sa Cause. A vrai dire, l'ambition, pour moi, ne pose problème qu'à partir du moment où elle entraîne de la démagogie, c'est à dire une opposition entre elle-même et l'intérêt de la Cause qu'on prétend défendre. Peu d'ambition donne naissance à peu d'action, à la médiocrité que je hais tant. Trop entraîne la démagogie de l'inutile ou du dangereux.

Je ne pus m'empêcher de comparer ce luxueux bureau où je le rencontrais et la voiture froide où Cathy était venue me voir. Bah !

Je déclenchais mon magnétophone.

« - Tu as été nommé récemment au Comité National de ton parti. On te promet une circonscription aux prochaines élections législatives. Ton ascension est pour le moins brutale. Mais n'est-elle pas un peu colorée de sang, ton prédécesseur ayant été assassiné ?

- Je ne peux, en effet, que regretter ce meurtre et j'espère que ses auteurs seront châtiés. De Villainville était un ami très cher...

Le laid

- Si tu as lu mon journal, tu as su que j'ai interviewé notre amie commune, Cathy, et que celle-ci m'a avoué avoir elle-même tué Monsieur De Villainville.

- Je ne peux être l'ami d'une terroriste. Ses paroles seront sans doute prise en considération lors de son procès. J'espère qu'il aura lieu bientôt.

- Lors de notre interview, je dois admettre que son désintéressement m'a touché...

- Il ne faut pas confondre désintéressement et illuminisme. Vous autres, journalistes, avez toujours l'air de dire que nous, les politiciens, ne sommes que des cochons ignobles alors que les terroristes sont de braves petits jeunes qu'il faut comprendre. Non, non et non ! Un idéal n'est pas meilleur parce qu'on le défend avec des bombes. Mon idéal est la liberté d'entreprendre. J'en ai le droit. J'aime la démocratie et en respecte les règles !

- Cathy et les siens prétendent que leur action vise - je réutilise son expression car elle est vraiment très belle - à tuer la Calypso. Eliminer les politiciens permet au Peuple de réfléchir en dehors des manipulations de ses ennemis.

- C'est un délire très méprisant pour le Peuple, comme s'il ne se rendrait pas compte lui-même si quelqu'un tentait de le manipuler...

Le laid

- On peut mieux aimer quelqu'un en le traitant de con qu'en le cajolant...

- Elle voudrait que tout le monde soit de son avis. C'est du totalitarisme bolchevik.

- Un homme politique doit-il avoir un idéal qu'il aimerait partager avec tous ?

- Un idéal est toujours nécessaire à l'action. Si l'idéal républicain n'avait pas existé en 1788, nous ne serions pas en Démocratie aujourd'hui. Mais l'idéal ne s'impose pas par des bombes mais uniquement par la discussion et la vertu démocratique des élections.

- Les hommes politiques actuels n'oublient-ils pas un peu trop leurs idéaux au profit de leur carrière ? Ne sont-ils pas mesquins ?

- C'est une tentation permanente que celle de la médiocrité ! Le Général a souvent insulté des hommes politiques qu'il jugeait carriéristes et minables. J'espère que son image m'aidera à vaincre cette terrible tentation. Mais le Peuple demeure notre Juge.

- La Liberté d'Entreprise que tu défends est-elle finalement celle qui permet à chacun de satisfaire au mieux ses besoins ?

- Chez nous, il n'y a pas de pénurie comme en URSS, même si tout n'est pas parfait. Nous devons œuvrer pour la perfection du système mais cela ne remet pas en cause son efficacité.

Le laid

- Tu parles comme s'il n'existait que le libéralisme et le stalinisme.

- Je ne connais rien d'autre de construit et d'applicable.

- Le système communautaire des premiers temps du Christianisme est-il méprisable ?

- Tu deviens intégriste : tu confonds religion et politique.

- L'intégrisme est la compromission de la Religion dans un ensemble de valeurs culturelles d'un instant donné, pas la prise en considération des valeurs essentielles pour définir une politique. Cet opposé n'est-il pas nécessaire ?

- Tu te lances dans des débats philosophiques à l'intérêt douteux et dont les Français se passent volontiers...

- N'est-ce pas à ton tour de mépriser le Peuple en considérant qu'il ne peut comprendre un débat fondamental sur les valeurs politiques et philosophiques ?

- A vrai dire, ce débat n'a aucun sens et, surtout, aucune utilité pour résoudre nos problèmes bien concrets que sont le chômage ou la situation internationale de guerre froide.

- Je te laisse la responsabilité de cet avis.

- Dans la situation actuelle, toutes les forces vives du pays doivent être mobilisées pour résoudre nos

Le laid

problèmes économiques et sociaux malheureusement très concrets.

- Les syndicats ne sont-ils pas vos alliés objectifs ?

- Les syndicats ont un rôle essentiel dans la vie sociale. Je regrette que le plus grand d'entre eux prenne ses décisions en se référant au Parti Communiste.

- Tu n'as pas compris ma question. La lutte exclusive pour le pouvoir d'achat menée par les syndicats ne vous permet-elle pas, à vous, libéraux, de toujours mieux convaincre le Peuple que seuls les problèmes économiques sont importants, que la société de consommation est la seule envisageable ?

- C'est à mon tour de te laisser la responsabilité d'un tel avis !"

Notre entretien s'acheva peu après.

C'est en ressortant du bureau que je vis Lucie, montant discrètement l'escalier et ne s'attendant pas à nous voir sortir à ce moment. Je la reconnus aussitôt et l'appelais. Elle regarda Antoine et celui-ci dut lui faire un signe car elle descendit en souriant nous rejoindre.

Je m'étonnais auprès d'Antoine de voir ici Lucie sans qu'il ne m'en ait parlé. Il me dit que les cancans iraient vite si l'on savait qu'une femme logeait sous son toit alors que lui-même était célibataire. Il est vrai que son parti était très conservateur sur ce sujet. Je promis

Le laid

de ne rien révéler de tout cela dans mon journal ni ailleurs. Mais j'invitais Lucie à prendre un café avec moi. Nouveau regard vers Antoine. Nouveau petit signe. Elle accepta. En fait de café, nous passâmes la journée ensemble, une partie de la matinée sur la plage, à regarder les mouettes au dessus des flots gris de l'hiver, le reste du temps chez moi où j'invitais à manger Lucie. Elle me fit d'abord promettre de ne rien révéler de tout ce qu'elle me raconterait. Je promis. Et je tins parole. La déontologie est importante à mes yeux.

Il est plus de huit heures et j'entends Lucie qui se lève. Je vais aller lui dire bonjour et, ensuite, je me coucherai. Le reste de mon histoire peut bien attendre cet après-midi ou ce soir pour se coucher à son tour, sur le papier.

L e l a i d

Neuf ans de la vie de Lucie

J'entreprends ici de raconter ma vie. Mais comment raconter une vie ? Comment utiliser quelques mots, quelques pages, pour décrire toute une vie ? Et cela, même si je suis mon seul lecteur. Comment raconter ? Que raconter ? Ces questions sont liées.

L'objectif que l'on poursuit est essentiel pour déterminer l'angle d'une histoire. Cela est autant vrai pour des biographies et, peut-être plus encore, des autobiographies.

Je me souviens d'une discussion que nous avons eu, Cathy, Lucie, Antoine et moi sur l'art à l'époque où nous étions ensemble, en Terminale.

Cathy avait ouvert le feu contre un consensus sous-entendu dans notre discussion. Je retranscris approximativement ce que nous avons dit, cette conversation n'ayant pas été enregistrée.

« - L'art ne peut donc être, à vos yeux, qu'un véhicule ? Vous voulez qu'il ne soit qu'un moyen ! La beauté artistique n'est-elle pas aussi une fin en soi ?

- Décrire une beauté ou la reproduire, c'est déjà exprimer une idée de la beauté. Lorsque Léonard de Vinci peignit la Joconde, il dit qu'il trouvait cet étrange sourire d'une extraordinaire beauté. Mais la beauté de la Joconde ne peut pas être une fin en soi. »

Le laid

J'essaye ici de rétablir ma beauté intérieure, en quelque sorte. J'essaye de composer une oeuvre qui soit belle et qui, donc, réponde à mes attentes artistiques et psychologiques.

Je ne raconte dans ma vie que ce qui correspond à ces attentes. C'est pourquoi, sans doute, Lucie tient dans mon récit une place aussi importante, parce que je crois qu'elle a, par les rencontres qu'elle a eues avec moi, influencé considérablement ce que je suis aujourd'hui, ma laideur exceptée. Mes désillusions lui doivent beaucoup, je crois.

Le jour où Lucie m'accompagna, alors que je venais de quitter Antoine Kastelbach, nous allâmes donc dans un petit café puis dans un restaurant puis à nouveau dans un café... Nous passâmes la journée entière ensemble. Elle avait besoin de parler. J'avais besoin d'écouter.

Mon mariage se dirigeait doucement mais sûrement vers sa fin. Le divorce n'était pas encore prononcé mais nous vivions tous les deux séparés. J'étais déjà fragile à ce moment. Ecouter une vieille amie déballer toutes ses aventures, tous ses problèmes, me donnait l'impression d'être utile.

Le laid

En quittant ses parents, Lucie perdait toute ressource. Déjà, son fournisseur de haschisch avait obtenu d'elle la seule chose qu'elle ne pourra jamais donné deux fois. En devenant son amant, il l'accrochait un peu plus à lui. Cet Hubert était véritablement une crapule. Même aujourd'hui qu'il est mort, je continue de le haïr. Est-ce parce que je le considère comme mon inférieur et qu'il a obtenu l'amour d'une de mes amies ? Sans doute en grande partie.

Bref, Lucie avait besoin d'argent. Hubert commençait à trafiquer davantage à Rouen qu'au Havre. Il emmena Lucie avec lui, à Rouen. Il lui fournit un travail qui lui permettait de s'acheter sa drogue. Lucie ne consomma pas longtemps du haschisch. Elle se mit rapidement à utiliser des drogues plus dures, plus chères. Hubert jouissait ainsi d'une triple position de force sur elle : il était son employeur, son amant et son fournisseur exclusif de drogue.

Lucie se prostitua donc pour le compte d'Hubert dont le statut s'améliorait chaque jour dans le Milieu.

Entendons-nous bien : je n'ai rien contre les prostituées. Elles pratiquent le plus vieux métier du monde, celui qui est par conséquent le plus indispensable. D'ailleurs, jamais aucun gouvernement, même ultra-réactionnaire, n'a réussi à endiguer la prostitution. Non, ce n'est pas aux prostituées que j'adresse des kyrielles d'insultes mais uniquement à leurs

Le laid

souteneurs, ceux qui s'enrichissent sur leurs dos. Ce que je hais dans la prostitution n'est pas le commerce du sexe mais l'esclavagisme. Je hais le proxénétisme comme je hais la Traite des Noirs.

Et Lucie travaillait... sur des trottoirs très peuplés, près de la Gare de Rouen. Lucie travaillait pour s'évader du monde réel. Elle se persuadait tous les jours un peu plus que tout cela, toutes nos vies, n'avait guère de sens.

En cela, Lucie n'a finalement qu'agi avec davantage de cohérence que bien d'autres. Certains prétendent vivre des doutes existentiels profonds mais s'empressent d'adhérer au conservatisme petit-bourgeois et de courir après la dernière mode.

Lucie se tuait, en fait. Elle se tuait chaque jour, comme elle aurait pu, chaque jour, se pendre. Elle n'avait que modifié sa méthode : la seringue remplaçait la corde. C'est moins brutal, peut-être plus agréable. C'est tellement plus long, aussi.

Elle me raconta que, jamais, elle ne tenta de s'injecter une dose mortelle. En fait, elle jouait avec la mort. Son instinct de survie existait encore et jouer à cache-cache avec la Mort devenait pour elle une source de plaisir aussi grande que le simple abandon aux paradis artificiels.

Et puis, un jour, quelque chose se cassa en elle. Lucie ignorait quoi exactement. Elle avait oublié les

Le laid

circonstances exactes. Elle fut pris d'un malaise, d'un dégoût d'elle-même, d'une intensité extraordinaire. Elle se prépara une corde. Au moment où elle l'accrochait au plafond de son appartement, Hubert rentra dans la pièce. Il la fit tomber de la chaise et la gifla de nombreuses fois : des allers-retours qui semblaient ne pas devoir s'arrêter. Lucie se prostra dans un coin en pleurant dès qu'il eut fini. Elle pleura longtemps. Il resta là. Il attendit. Enfin, Lucie sortit sa tête du creux protecteur de ses mains et lui dit qu'elle ne se piquerait plus jamais. Il sourit. Il lui donna son accord et lui promit de l'aider à se sevrer.

Hubert était certes une crapule mais pas un imbécile. Lucie lui rapportait de moins en moins. Les clients devenaient sans cesse moins nombreux. Elle perdait tout charme sous l'effet des poisons qui circulaient dans son sang. Il l'aïda en effet à se sevrer, très simplement : il l'enferma dans sa chambre vingt-quatre heures, sans la nourrir. Il avait pris soin de lui retirer tout objet qui aurait pu l'aider à se suicider, jusqu'aux rideaux avec lesquels elle aurait pu se pendre.

Je ne parviens pas à retrouver les mots de Lucie pour décrire cette journée. Elle raconta son histoire avec tant de talent que je frémis encore aujourd'hui de ses descriptions. Au moindre de ses mouvements, elle sentait ses muscles se distendre, ses os grincer les uns

Le laid

contre les autres, son sang bouillonner dans ses vaisseaux...

J'ai eu, plus tard, l'explication médicale du phénomène. La drogue remplace certaines substances naturellement sécrétées par le cerveau, les endorphines. Lorsqu'un drogué se sèvre brutalement, ces endorphines n'ont pas le temps de retrouver leur place avant que les effets de sa drogue ne s'estompent. Or, ces endorphines ont un rôle essentiel : nous faire oublier que tout est douleur dans notre corps. Elle filtrent à l'orée de notre conscience les douleurs normales afin que seules les menaces réelles entraînent une douleur consciente.

C'est à ce moment, je crois, que se joue le succès ou l'échec du sevrage. Lucie possédait encore assez de force personnelle pour accuser sa drogue de ses douleurs. Beaucoup n'ont plus la force d'accuser et ils ne font que constater la douleur en absence de drogue.

Lucie reprit en peu de jours suffisamment de couleurs pour être de nouveau attirante pour les clients. Elle retrouva même une certaine classe.

Hubert décida un jour de lui donner une promotion. Elle quitta les trottoirs au profit des salons de luxe, des restaurants chics. Ses prestations valurent plus chers, c'est à dire un plus gros bénéfice pour Hubert. Ses nouveaux clients lui offraient souvent le champagne.

Le laid

C'est ainsi qu'elle retrouva, par le hasard des relations commerciales, Antoine. Lucie ignorait toujours le nom de ses clients avant qu'elle ne les rencontre. Hubert ne pouvait pas savoir que Lucie et Antoine se connaissaient. Antoine eut la surprise de voir arriver Lucie alors qu'Hubert prétendait qu'elle se nommait Sophie. Cela n'empêcha nullement Lucie de remplir son office. Hubert ne sut jamais que ce client était particulier. Il constata uniquement une certaine fidélité de sa part et un refus obstiné de s'accommoder d'une autre des filles *protégées* par lui.

Le laid

Période charnière

Pendant que j'écris, en ce moment même, Lucie court Paris et la banlieue à la recherche d'un travail. Elle commence à douter qu'elle puisse en trouver un. Elle a même sous-entendu ce matin que - pourquoi pas ? - elle pourrait se prostituer de nouveau. Elle l'a fait en plaisantant, bien sûr. Mais elle l'a fait, précisant qu'elle tenterait plutôt de reprendre ce travail au *niveau hiérarchique* où elle l'avait quitté : call-girl. Comme elle voyait que je ne souriais pas, elle me précisa que c'était une blague. Je souris pour la forme.

Elle ne me parla vraiment de cette époque où elle se prostituait que durant son temps d'emprisonnement. En douze ans, on a le temps de réfléchir et de parler.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai rien contre les prostituées. Si je n'aime pas l'idée que Lucie se prostitue, c'est... A vrai dire, je ne sais pas bien pourquoi. Ma raison me dit que c'est un travail honorable. Les préjugés sociaux sont sans aucun doute à la source de mon inquiétude. Peut-être est-ce comparable à la réaction que j'aurais eu si mon fils m'avait dit qu'il allait être éboueur. Et pourtant, éboueur est un métier indispensable à la vie de la Cité. Il suffit de vivre une seule grève des éboueurs pour s'en rendre

Le laid

compte. Ces grèves ont d'ailleurs peut-être pour objet essentiel de rappeler au bon bourgeois à qui il doit la propreté de sa ville.

La pute joue un peu le rôle d'éboueur psychologique.

Lucie me parla souvent, durant mes visites, des fantasmes de ses clients d'alors. Il y avait de tout : sadisme, masochisme, perversités diverses et variées... Sans oublier, tout simplement, que l'essentiel du travail d'une pute consiste à servir de soupape de sécurité pour les frustrations des besoins sexuels inassouvis.

Lucie ne se préoccupa pas du pourquoi et du comment de son travail pendant qu'elle *pratiquait*. Elle se contentait d'exercer une profession.

Son premier client, sur le trottoir, l'avait bien sûr marquée. C'était un petit gros, genre employé modèle. Il portait une alliance. Il s'approcha d'elle et murmura discrètement tout en regardant anxieusement autour de lui : « Combien ? ». Elle lui répondit. Il lui donna son accord et il la poussa, pour disparaître plus vite de la rue, dans le couloir de l'immeuble. Hubert lui sourit. Il surveillait de sur le palier. Lucie et son client entrèrent dans la chambre. Il sortit l'argent, le compte juste. Lucie le prit et le rangea. Il attendit que Lucie commence à se

Le laid

déshabiller pour en faire de même. Lucie se coucha sur le lit, en écartant les jambes. Son client s'installa et la pénétra.

Elle ne put jamais me décrire l'impression exacte que cela lui fit. Elle eut peur. Elle eut mal. Mais elle ne laissa rien transparaître.

Je dois avouer que je conçois toute la difficulté de ce métier, aujourd'hui que je m'intéresse à la psychologie. Pour un homme, baiser est synonyme de conquête. Il porte le poignard au cœur du territoire ennemi pour assujettir celui-ci et le forcer à générer son descendant. L'homme a besoin d'une matrice pour concevoir sa descendance. Tout le problème réside dans le fait que la matrice n'est jamais neutre. Il lui faut donc soit négliger l'influence génétique de la matrice - c'est une forme de machisme - soit, tout simplement, aimer cette matrice, c'est à dire la considérer comme une partie de lui-même ou de l'idéal de lui-même.

Pour une femme, le problème est inverse. La matrice, c'est elle. L'homme est presque une gêne. C'est une contrainte. Elle est obligée d'avoir recours à un homme pour la fertiliser. Elle doit accepter d'être conquise, pénétrée. Il lui faut accepter en son sein, au plus profond de ses tripes, une partie d'un corps étranger. Si le poignard est un symbole phallique, cela n'est pas pour rien.

Le laid

Le viol est, avant d'être une négation de son individualité, une agression physique, contre l'intégrité de son corps.

La pute vit en quelque sorte une situation de viol à chaque passe. Il lui faut accepter en son sein un phallus dont elle ne désire pas la fécondation. Elle doit donc nier l'intérêt du rapport sexuel pour sa reproduction et nier également que cette pénétration est une violation de son intégrité physique.

Une vierge qui doit accepter de voir pourfendu son hymen doit se contenter de nier l'agression. Elle doit accepter le phallus comme un objet amical. La femme *normale* agit de même à chaque rapport sexuel en admettant qu'un phallus déterminé, qu'elle aime, n'est pas agressif. Sa situation est simplement plus aisée que celle d'une vierge qui ignore ce que la pénétration sera effectivement.

C'est là le sens de la fable de *la Belle et la Bête* : c'est l'amour qui transforme l'ignoble homme en un prince charmant.

Oui, le travail de pute est difficile.

Un jour, Lucie en eu assez. Elle décida qu'elle voulait vivre normalement, avoir une vie de famille. Surtout, elle voulait profiter de l'argent qu'elle gagnerait. Quelle motivation une pute a-t-elle pour exercer ? Elle est la motivation de tout travailleur : l'argent. Tant que la

Le laid

pute travaille pour elle-même ou qu'elle considère que son souteneur fait partie de sa famille, qu'elle l'aime, cette motivation demeure. Or Lucie se mit à détester cet homme qui l'avait réduite en esclavage. Une fois toutes les brumes de la drogue évaporées, elle prit conscience de son asservissement.

Je le répète, ce n'était pas le métier qu'elle prit en horreur. C'est pourquoi, ce matin, elle a envisagé de le reprendre, plus sérieusement qu'elle n'a voulu me le laisser croire.

Non, ce qui la dégouttait, c'était de travailler durement - oui, son métier était très dur - pour *rien*. Elle ne gagnait pratiquement rien.

En rentrant de chez un client, elle annonça sans emphase à Hubert que ce client était le dernier et qu'elle le quittait. Hubert était à ce moment en train de confectionner des doses de drogues sur la table de la cuisine. Il s'arrêta net.

Lucie se dirigea vers la chambre en saisissant au passage sa valise, posée depuis une éternité sur une des armoires de la cuisine.

Hubert l'attrapa violemment par le bras. Il la prit si brutalement qu'elle cria. Il l'entraîna dans la chambre et la battit. Il la frappa sans s'arrêter durant plusieurs minutes. Il lui déchira ses vêtements. Lucie fut bientôt pratiquement nue. Il cessa soudain et s'en retourna sans

Le laid

un mot dans la cuisine. Lucie demeurait prostrée, assise par terre contre le lit. Elle pleurait. Hubert revint avec une seringue. Lucie cria. Il la saisit au cou et la força à monter sur le lit. Il lui enfonça la seringue dans une fesse et la vida. Toujours sans un mot, il défit son pantalon et affirma son droit de cuissage.

Autant sous l'effet de la drogue que de sa tension nerveuse, Lucie divaguait et souffrait. Hubert l'enferma dans la chambre durant plusieurs jours. Il prétendit auprès de ses clients qu'elle était malade. Ce n'était pas faux, d'ailleurs. La crise de manque qui suivit cette injection non-répétée fut plus terrible encore que la précédente, celle de son sevrage, car Lucie se haïssait, haïssait sa faiblesse, haïssait Hubert.

Cette crapule ne voyait bien entendu qu'une seule chose : Lucie était son gagne-pain. La perdre, c'était perdre de l'argent. Inacceptable.

Le quatrième jour après l'injection, Hubert rentra dans la chambre où Lucie était allongée. Il lui annonça que, comme il ne pouvait plus lui faire confiance, elle retournerait sur le trottoir avec des *clients bas-de-gamme*. Elle refusa. Il sourit et sortit son revolver. Il lui fit comprendre qu'elle devrait choisir entre les clients et le plomb. Il alla même jusqu'à lui annoncer qu'il acceptait de lui refournir de la drogue, pour l'aider.

Le laid

Il ne s'attendait pas à la réaction de Lucie. Elle l'attrapa à la gorge en bondissant du lit. Il fut projeté contre un mur où il se cogna violemment la tête. Il fut quelque peu étourdi. Lucie attrapa le revolver. Hubert essaya, à moitié assommé, de réagir.

Lucie tira toutes les balles. Elle ne visait pas vraiment. Hubert fut touché au ventre, dans la poitrine, dans la tête... Elle criait à chaque fois qu'elle appuyait sur la gâchette.

Elle s'habilla déceamment le plus vite qu'elle put, prit sa valise qu'elle remplit de toutes ses affaires, sans oublier tout l'argent qu'elle put trouver. Sur le sol, une masse couinait. On aurait dit une limace glissant sur un ignoble suc rouge qui se répandait sur le tapis. Lucie ferma sa valise, prit le revolver et l'essuya avec un coin d'un drap. Il était vide, inutile. Elle le laissa sur le lit. Elle prit ensuite une bouteille de whisky qu'elle répandit dans le lit et un briquet.

Quand elle sortit de la maison, la chambre entière était la proie des flammes. Les pompiers ne purent empêcher toute la maison de brûler.

Lucie ne fut jamais inquiétée pour ce meurtre. La police affirma qu'il s'agissait d'un règlement de compte entre bandes rivales. Je ne crois que les enquêteurs aient été dupes. Mais, à vrai dire, je crois plutôt qu'ils approuvaient les putes qui tuent leurs macs.

Le laid

De Rouen où elle habitait, elle prit le train pour Le Havre et vint rejoindre Antoine qui semblait s'être attaché à elle. Elle ne lui cacha rien. Il accepta de loger chez lui une meurtrière quelques jours. Elle habitait chez lui depuis trois mois quand je la retrouvais. Entre-temps, Antoine avait tout fait pour ralentir son départ, lui déconseillant tous les métiers et tous les logements qu'elle pouvait choisir. Lorsque l'affaire du meurtre d'Hubert fut classée, Antoine lui permit de rester définitivement. Il envisageait un mariage. Lucie hésitait à se lier à cet homme qu'elle n'aimait pas vraiment.

Elle n'avait pas encore trouvé sa voie.

Dans l'Evangile de Thomas, il est écrit :

« Jésus a dit : que celui qui cherche ne cesse pas de chercher jusqu'à ce qu'il trouve, et quand il aura trouvé, il sera troublé et, ayant été troublé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout. »

Etre émerveillé et régner sur le Tout est ce que je souhaite à chacun, à commencer par moi-même. Alors, je cherche... Lucie aussi, dès cette époque.

« Vanité ! Vanité ! Tout est vanité » dit Qohélet. Tout est vanité et vide de sens jusqu'à ce qu'on ait trouvé !

Le laid

Ce midi, je suis allé manger dans un petit restaurant, Lucie étant partie au diable, au fin fond d'une quelconque banlieue à la recherche d'un travail qui n'existait pas.

Peut-être qu'en revenant chez moi, chez elle, à la recherche d'un raccourci qu'elle ne trouvera jamais, elle LE verrait. IL serait là. Non, non ! Je divague ! Le travail n'est pas un Envahisseur, même si certains affirment en être envahis.

Bref, ce midi, dans ce restaurant, j'ai mangé ce que j'aime le plus sur le plan gastronomique. J'avais besoin de me remonter le moral. C'est en dégustant de larges tranches de saumon fumé sur des toasts chauds et une escalope de veau mi-forestière mi-Vallée d'Auge accompagnés d'un vin blanc sec assez vieux et suivis d'un fromage blanc maison et d'une tourte normande flambée au Calvados, que je me dis qu'il valait la peine de chercher un sens à sa vie. Car si la vie n'a pas de sens, déguster ses plaisirs n'en a pas non plus. Et renoncer à toutes ces bonnes choses...

La serveuse était de plus une charmante petite blonde qui sut m'offrir les sourires que j'aime. J'ai laissé un gros pourboire à son intention.

Le laid

« Ne crains pas la chair ni ne l'aime. Si tu la crains, elle te dominera. Si tu l'aimes, elle te dévorera et t'étranglera." » « Est-ce que je vous conseille de tuer vos sens ? Je vous conseille l'innocence des sens ! » Les sentences de l'Evangile Selon Philippe, une autre apocryphe que Thomas, Nietzsche, tout ça, c'est kif-kif !

En rentrant, j'ai trouvé Lucie endormie, assise contre ma porte : elle avait oublié ses clefs. Je n'ouvrais pas tout de suite. Je ne la réveillais pas non plus.

Je la regardais, en silence.

Il y a presque quinze ans...

Le laid

Morts

« - Les Albatros ne meurent pas. Ils ne peuvent pas mourir. Ils volent. Ils sont au dessus de la Mort qui ne peut les atteindre. Pour mourir, ils doivent d'abord revenir parmi les vers de terre. Icare s'est tué en tombant, pas en volant vers les cieux. »

Lucie avait dit cela d'une traite, un jour où nous regardions les oiseaux dans la baie de Seine. Cela m'avait marqué au point de la plagier dans le commentaire que nous devions rendre en Français quelques jours plus tard. Le sujet en était l'Albatros, de Baudelaire. Elle ne m'avait plus parlé pendant presque une semaine : j'avais eu une meilleure note qu'elle.

Elle était allongée, la jambe droite pliée, au contraire de la gauche, bien tendue.

L'angle entre ses cuisses demeurait ouvert, bien qu'aigu.

Elle paraissait attendre. Attendre quoi ? Quoi ? L'éternité ! Sa bouche semblait vouloir pousser un soupir sans y parvenir. Sa main droite reposait sur sa poitrine, la gauche sur le sol.

Le goudron de la chaussée, rouge et moite à cet endroit, contrastait avec le ciel bleu et le soleil

Le laid

trionphant. Elle regardait le ciel et le soleil. Qu'elle était belle et sensuelle !

« Arrête-toi, Instant, tu es si beau ! » Je suis Faust et je regarde Cathy comme jamais je ne l'ai regardée.

Son jean délavé et son pull blanc portaient de nombreuses petites traces rouges. Son blouson de cuir était grand ouvert, son casque de moto avait roulé un peu plus loin.

Il y avait aussi une superbe moto noire qui avait décidé de prendre la place de son conducteur. Les rôles étaient inversés. Elle le maintenait sous elle. Il ne bougeait pas, soumis.

Et puis, j'allais oublié cet essentiel, il y avait enfin un autre homme, lui aussi allongé. Mais il n'avait pas de blouson de moto : il n'avait jamais su en faire.

Ils semblaient tous attendre. Quoi ? L'éternité !
Ils étaient tous trois morts, Cathy, son ami et Antoine.

Ils étaient entrés dans l'éphémère éternisé.

Le laid

J'appris la nouvelle de l'assassinat d'Antoine par Sanction Directe sur mon lieu de travail : une simple dépêche d'agence. Les images vinrent le soir, à la télévision.

Cathy était aussi belle morte que vivante. Que la mort est belle parfois !

Le revolver que j'avais vu devait être ensanglanté, cette fois. Mais le sang qui l'imprégnait n'était pas celui de sa victime. Quoique... Qui a été sa vraie victime ?

L'assassinat aurait pu avoir lieu en direct *live*. La télévision était là, au moment où Antoine venait à la préfecture faire je ne sais plus quoi, formuler officiellement une candidature je crois. Depuis qu'il avait été élu député, ses dents ne s'arrêtaient plus de pousser. Son parti perdait des voix partout. Lui, il avait conquis une circonscription. Cathy l'avait stoppé net. Malheureusement pour elle, les gardes en faction devant la préfecture avaient riposté.

Moi, je sortais de la préfecture à ce moment là. J'étais venu faire je ne sais plus quoi. J'aurais dû croiser Antoine, si les coups de feu ne m'avaient pas poussé à me jeter par terre dans le couloir au lieu de sortir.

L e l a i d

En rentrant chez moi, ce soir là, je trouvais Lucie, blottie et endormie contre ma porte. Lors de notre précédente rencontre, je lui avais donné mon adresse. Antoine mort, il valait mieux qu'elle disparaisse de chez lui. Elle tenait dans sa main sa valise, avec à l'intérieur, toujours la même grosse enveloppe remplie de billets de banque.

Le laid

Arnold

Lucie passa quelques jours chez moi. Elle ouvrit (enfin) un compte en banque. Elle le domicilia chez moi, avec mon accord. Elle couchait dans une chambre d'amis. Ma femme m'avait laissé l'appartement. C'est elle qui était partie, avec un autre homme. Le divorce fut prononcé durant le séjour de Lucie, aux torts exclusifs de ma femme.

J'habite toujours au même endroit. Cet appartement m'appartient.

Lucie disparut de nouveau, comme à la fin de notre terminale. Je ne sus pourquoi que deux ans plus tard. Je recevais toujours chez moi ses relevés de compte en banque. Je crus longtemps qu'elle s'était suicidée. Mais son corps n'ayant pas été retrouvé... J'avais signalé sa disparition. Aucune enquête ne fut vraiment faite : les policiers croyaient, tout comme moi, qu'elle s'était jetée quelque part, dans la Seine.

Ce que je vais raconter à partir de maintenant, je ne l'ai appris que durant la détention de Lucie. En douze ans, même si ce n'était que quelques minutes chaque semaine, nous avons eu le temps de parler. Et puis, il y a eu le procès... Je l'ai couvert pour le compte de mon

Le laid

journal. Celui-ci ne fit faillite que quelques années plus tard.

Lucie n'a jamais eu de chance, je crois. Mais la chance n'est-elle pas une simple résultante de choix opportuns ? Vaste débat où je ne m'engagerai pas ici et maintenant !

Lucie cherchait donc un travail, déjà à l'époque. Elle marchait dans une petite rue déserte à ce moment. *On* marchait derrière elle mais elle n'y prit pas garde. *On* s'approcha d'elle. *On* lui appliqua un tampon d'ouate imbibé de chloroforme sur le nez. C'est ainsi que Lucie disparut une nouvelle fois.

Quand elle s'éveilla, elle était attachée et bâillonnée dans une vaste cave éclairée par plusieurs néons. Cet endroit ressemblait vaguement à une crypte d'église, avec ses voûtes romanes.

Lucie se réveillait doucement. Elle commença par se rendre compte qu'elle était assise contre un mur froid et qu'elle était nue. Ensuite, elle prit conscience, en voulant se débattre et crier, qu'elle était bâillonnée, que ses mains étaient attachées dans son dos avec une paire de menottes et que ses jambes étaient liés au niveau des chevilles également avec des menottes. Enfin, un collier

Le laid

l'attachait par l'intermédiaire d'une chaîne à un crochet dans le mur.

Elle commença d'abord par vouloir faire céder ce crochet sans y parvenir en tirant de toutes ses forces. Elle ne réussit qu'à presque s'étrangler.

Elle n'avait pas froid : la pièce était bien chauffée par un système à air pulsé, accroché au plafond, qui ronronnait doucement. *On* prenait soin d'elle.

Enfin, Lucie se décida à regarder plus précisément l'endroit où elle se trouvait.

Comme je l'ai déjà dit, il s'agissait d'une sorte de cave ou de crypte dont le plafond reposait sur une grande quantité de piliers. Lucie ne put apercevoir la moindre fenêtre ou le plus petit soupirail.

Par contre, la pièce était remplie des objets les plus étranges et les plus extravagants.

Dans un coin, il y avait une sorte de guillotine. A côté, elle vit un pilori et, un peu plus loin, une croix comme celles que les romains employaient pour supplicier. Au centre, Lucie aperçut deux poutres d'environ deux mètres de long, formant comme une croix grecque, qui reposait sur cinq piliers, un au centre et un à chaque extrémité, à une hauteur d'approximativement un mètre du sol. Chacun de ces engins de tortures disposait de colliers métalliques prévus visiblement pour qu'un condamné puisse y être

Le laid

attaché. Des fouets et instruments semblables étaient suspendus au mur.

Lucie se demanda si son ravisseur n'était pas le gardien de quelque musée des horreurs, bien que tout cela sembla bien neuf.

Le son d'un soupir plaintif amena Lucie à regarder à côté d'elle. Une autre femme était là, attachée comme Lucie pouvait l'être à un autre anneau scellé dans le mur. Sa chaîne était suffisamment longue pour lui permettre de s'allonger sur le sol. Elle n'était pas bâillonnée mais son corps était couvert de traces de coups, en particulier de traces laissées par un fouet. Elle était, comme Lucie, entièrement nue. Lucie frémit d'horreur.

Elle entendit une porte s'ouvrir. C'était la seule porte donnant sur la pièce. Une clef tourna dans la serrure. Le battant métallique coulissa sur ses gonds en grinçant.

La femme qui était couchée à côté de Lucie se redressa, visiblement effrayée.

L'homme qui entra déposa sa veste sombre sur un cintre juste à côté de la porte puis s'approcha des deux femmes. Il ressemblait davantage - je le vis plus tard au procès - à un cadre supérieur ou, mieux, à un aristocrate qu'à un voyou. Ni grand ni petit, sa puissante carrure ne pouvait pas être dissimulée par une chemise blanche

Le laid

parfaitement taillée. Tout, chez lui, était carré : le visage, la stature... Son regard intense ne pouvait qu'intriguer. Était-il fou ? Les psychiatres répondirent négativement lors de l'instruction.

A l'heure où j'écris, Lucie court Paris. J'avoue que je n'ai aucune envie de lui rappeler tous ces événements en l'interrogeant pour obtenir plus de précisions. Les dialogues n'ont d'ailleurs aucune importance en eux-mêmes. Lucie ne s'en souviendrait même pas. J'adopterai tout de même la forme dialoguée lorsque j'estimerai que mon récit y gagne en clarté, et ce même si, bien évidemment, il ne s'agit pas d'une transcription des dialogues originaux.

Lucie vissa son regard dans le sien. On apprend beaucoup sur autrui en se plongeant dans le miroir de son âme. Ce regard-là demeurait obscur et incompréhensible bien qu'une flamme de perversité y brûlait discrètement. Cette flamme grandit doucement dans les minutes qui suivirent.

« - Bonjour, Mesdames. Lucie, permets moi de te présenter Christine. Christine, voici Lucie. Comme pour chacune de mes *invitées*, Lucie, j'ai pris soin de fouiller tes affaires et de lire tes papiers d'identité, ton carnet d'adresses et tout ce que contenait ton sac ou tes

Le laid

vêtements. J'en connais assez de toi pour l'instant. Avant que je ne te retire ton bâillon, je tiens à te préciser que, bien entendu, il est absolument inutile de crier. Christine, qui l'a bien compris, se tait. En effet, l'endroit où tu te trouves est entièrement insonorisé. Je ne trahirai pas un grand secret en te révélant que tu es chez moi, dans ma demeure, au milieu d'un bois qui m'appartient et à plusieurs kilomètres de la maison la plus proche. Jamais aucune de mes *invitées* ne m'a faussé compagnie, malgré de nombreux essais.

Oh ! Je manque à tous mes devoirs, Lucie. Je me nomme Arnold.

Mes invitées passent chez moi un temps variable. Aucune, jusqu'à présent, ne m'a vraiment satisfait. Aucune n'est, par conséquent, restée plus de trois semaines.

Christine, tu m'as déçu, comme presque toutes celles qui t'ont précédée. Ta présence de douze jours ici se terminera donc dans les prochaines minutes. »

Il détacha le collier de Christine qui tenta de s'enfuir en rampant. Il l'attrapa et la jeta sur son épaule, comme un sac de pommes de terres. Elle tentait de se débattre mais il la tenait bien et elle semblait ne plus guère avoir de forces.

Il l'emmena jusqu'à la guillotine, l'allongea et l'attacha sur la planche mobile, fit coulisser celle-ci de

L e l a i d

manière à placer le cou de Christine sous le couteau, rabattit le mécanisme qui sert à maintenir en place le condamné et déclencha la chute de la lame.

Christine cria un "Non" désespéré puis il y eut un bruit mat.

Arnold détacha Christine et l'enferma dans un grand sac en plastique. Il prit un balai et une pelle puis ramassa la sciure ensanglantée avant d'achever le nettoyage de l'endroit au jet d'eau, repoussant le liquide rougeâtre obtenu vers une bouche d'égout. En sortant, il prit le sac en plastique contenant Christine sur son épaule. En passant, il arracha d'un geste vif le sparadrap de sur la bouche de Lucie. Il ferma la porte à clef, la laissant seule dans la cave.

Le laid

Explications

Une heure environ après cela, Arnold revint dans la cave. Il se déshabilla entièrement à l'entrée.

Il se dirigea sans un mot vers Lucie et lui détacha tous ses liens, lui laissant uniquement le collier, la chaîne pendant au mur.

Lucie voulut se lever. Arnold, accroupi, lui saisit les jambes puis le buste et l'emporta sur son dos, comme il avait fait pour Christine. Lucie, se débattant et criant, ne put se libérer.

Arnold l'emmena jusqu'à l'espèce de croix grecque. Il la jeta sans ménagement sur la croisée des poutres. Lucie eut la respiration coupée sous le choc. Arnold en profita pour lui saisir une main et l'attacher sur l'une des branches à l'aide du collier qui y était fixé. Il attachait ensuite une jambe puis l'autre et enfin la deuxième main. Lucie se débattait inutilement : elle était bien attachée, la face tournée vers le sol. Arnold était bien plus fort qu'elle.

« - Mes manières sont brutales, Lucie, je le sais. Je ne vais te fournir pour l'instant aucune explication. »

Il décrocha du mur un fouet.

Le laid

Lucie sentit sur la peau de son dos les brûlures des coups, les lanières de cuir entamaient sa chair. Elle criait. Puis, comme elle s'y attendait, son bourreau la viola.

A cet instant de mon récit, je suis soulevé d'horreur. Je ne parviens plus à comprendre ce qui suivit. Je dois avouer que les discours tenus par Arnold tant à son procès qu'au cours des jours suivants - et que Lucie me répéta - sont très convaincants et m'ont déstabilisé plus d'une fois. L'horreur ne s'éprouve que devant une négation violente d'une normalité que l'on accepte comme telle. Tout le problème est de savoir ce qui est normal ou souhaitable.

Lucie est, bien entendu, absolument terrifiée à cet instant de son histoire. Pour elle, Arnold n'est qu'un pervers sadique *ordinaire* mais suffisamment fou pour passer aux actes.

Lorsqu'il eut terminé son ouvrage, Arnold détacha Lucie de sa croix et la ramena là où elle s'était réveillée, avec les mêmes liens, mais sans bâillon. Sans un mot.

Il s'habilla et sortit. Sans un mot.

Le laid

Quelques heures plus tard, Arnold revint, portant un plateau repas. Il le déposa devant Lucie et lui détacha les mains. Il avait un revolver coincé dans sa ceinture.

« - J'espère que tu aimeras ma cuisine, Lucie. Aujourd'hui, comme tu peux voir, c'est le jour du steak-frites. Carottes râpées en entrée, un yaourt et une pomme : c'est un repas équilibré, je crois. Chaque jour, tu mangeras exactement la même chose que moi. Tu auras deux repas chauds par jour et un petit-déjeuner. Tu auras également remarqué qu'il fait chaud, ici. Je soigne bien mes *invitées*. »

Il adoptait maintenant un ton doux et amical. Lucie mangeait, sans répondre, sauf par des regards inquiets ou interrogateurs.

« - Je comprends tes inquiétudes. Dans ta situation, j'avoue que je ne serai pas très rassuré non plus. Tu ne me verras pour ce qui sera dans un premier temps désagréable pour toi que une ou deux fois par jour.

Je prends bien sur plaisir à ces exercices, un plaisir *égoïste*, mais ce n'est pas le seul plaisir que je veux avoir avec mes *invitées*. C'est pourquoi celles qui t'ont précédée ne sont plus là : elles ne me permettaient pas d'obtenir d'elles ce second plaisir, le plus intense. Une seule y est parvenue. Malheureusement, elle était cardiaque et elle est morte, elle aussi.

- Mais de quel plaisir s'agit-il ? »

Le laid

Lucie lui parlait pour la première fois. La curiosité prenait ainsi le pas sur la peur.

« - Il s'agit du plaisir d'enseigner, le sexe psychique. Réfléchis, Lucie. Le sexe n'a qu'un objectif réel : nous reproduire. Plus nous avons d'enfants, plus notre survie au-delà de notre mort est assurée. En effet, tous ces enfants ne sont que des copies de nous-mêmes, issues de notre propre génome. Cela n'est pas tout à fait vrai, je sais : le génome de l'enfant n'est pas celui de l'un des parents mais une fusion des génomes des deux parents. C'est l'une des raisons, outre le fait que l'esprit est plus intéressant que le corps pour moi, qui fait que le sexe psychique est une source de satisfaction bien plus intense : on peut enseigner, imposer un certain schéma de pensées, sans avoir à se préoccuper d'une limite naturelle à cet enseignement. La reproduction du corps est limitée à la nécessité de reproduire aussi le corps de l'autre parent. La reproduction de l'esprit, elle, n'a pas de limite.

- Obtenir un miroir de soi doit être bien fade...

- Bien, Lucie, bien ! Je ne regrette pas de t'avoir choisie, un peu au hasard, comme d'habitude. Le hasard fait parfois bien les choses : toi, tu réponds et tu réagis. Tu touches au deuxième problème de la reproduction. En fait, se reproduire est bien joli mais il faut aussi s'assurer un certain progrès, qu'il soit strictement personnel ou bien par l'intermédiaire de cet *alter ego*

Le laid

qu'est notre enfant, physique ou mental. C'est ce deuxième besoin qui fait que nous acceptons de copuler avec un partenaire qui va *polluer* le génome de notre enfant. Nous regarderons cet enfant comme meilleur que nous même simplement parce qu'il comprendra dans sa nature même une part de cet être qui nous est si cher et avec qui nous avons fait l'amour. De même, notre enfant mental, notre disciple, devra s'efforcer d'aller plus loin que soi-même. L'inceste est stupide parce qu'il empêche cette progression, qu'il s'agisse de l'inceste physique ou bien de l'inceste mental, du dogmatisme. En cas d'inceste, seule la conservation est visée : je copule avec un quasi-moi-même pour m'assurer que le non-moi sera extrêmement réduit dans cet enfant à naître. C'est le principe de la reproduction des termites et des abeilles : la reine se fait engrosser par des mâles qui sont ses propres enfants pour obtenir des milliers d'ouvrières. Seule, elle ne peut qu'engendrer des mâles et encore des mâles.

- Toute ta théorie du sexe est passionnante mais je n'y crois pas ! Il y a quelque chose que tu ignores de moi : j'ai été une pute. Tu sais ce que c'est, une pute ? Des types qui voulaient violer - ou s'imaginer qu'ils le faisaient - , battre, violenter de mille et une manières, j'en ai connus des dizaines. Mais, toi, en plus, tu es complètement fêlé ! Toutes tes histoires n'ont qu'un but : te justifier vis-à-vis de toi-même. Tu cherches à justifier

Le laid

tes fantasmes de dingue par un discours pseudo-philosophique débile. Jamais l'un de mes clients n'a souhaité m'*engrosser*.

- Consciemment, c'est sans doute vrai. As-tu déjà joué à la poupée ?

- Bien sûr !

- Et bien, sache que tu ne cherchais qu'une seule chose : faire comme maman et t'occuper de ton bébé à toi. Pourtant, jamais une petite fille n'a dit à sa maman qu'elle voulait être enceinte et avoir un bébé. C'est un jeu, une satisfaction symbolique de tes besoins qui compense une impossibilité de satisfaire par ailleurs réellement tes besoins. Un type qui va voir une pute le fait parce qu'il ne peut pas exprimer ses fantasmes auprès des autres femmes, gratuitement. Il est obligé de payer une charmante jeune fille pour cela.

- Peut-être... »

Lucie avait fini de manger. Arnold remporta le plateau et disparut, laissant Lucie non seulement effrayée mais aussi de plus en plus intriguée par ce curieux personnage.

Je dois avouer qu'Arnold est fascinant. Je ne l'ai vu qu'à son procès mais il m'a laissé une impression véritablement étrange. Il a le charme du démon.

Le laid

Deuxième séance

Le lendemain, Arnold réapparut dans la pièce vers huit heures, pour le petit déjeuner : croissants, café au lait, beurre, confiture, pain... Il tint sa parole ce jour-là comme tous les suivants : deux repas chauds, plutôt bons, et un petit déjeuner copieux.

Après le petit déjeuner, il prit un revolver, détacha Lucie et la fit aller, sous la menace de son arme, jusqu'à une salle de bains, toujours au sous-sol. Tous les matins, Lucie prit ainsi une douche puis fut rattachée dès qu'elle avait terminé.

Ancienne pute, elle n'éprouvait aucune gêne à déambuler nue devant son bourreau. Cela facilita leurs rapports.

Lucie avait compris qu'il était inutile d'essayer de lui résister physiquement, en se débattant par exemple : il était bien plus fort qu'elle. Elle se laissa donc attraper sans résistance vers le milieu de la matinée. Il était nu, Lucie savait ce que cela signifiait pour elle. Endormir sa méfiance pourrait lui permettre de le tromper par la ruse, peut-être de l'assommer ou de le tuer. Il sourit, satisfait en voyant son renoncement. Je ne pense pas qu'il était dupe sur l'adhésion contestable de Lucie envers ses projets mais il se dit qu'il avait affaire à une femme

Le laid

intelligente qui comprenait vite. Il loua une nouvelle fois le hasard, comme, plus tard, lors de son procès.

Il la remmena sur la croix grecque.

Il saisit un fouet.

« - Tu peux peut-être me dire ce que tu attends exactement de moi, Arnold, puisqu'il paraît que je dois me comporter en bon élève. Fasse en sorte que je puisse te comprendre. »

Il fut interloqué.

« - Je dois avouer, Lucie, que tu me surprends : c'est la première fois qu'une de mes élèves manifeste un intérêt pour mes discours, si on excepte la défunte dont je t'ai déjà parlée. J'en suis ravi. Mais modère ton enthousiasme : chaque leçon en son heure. »

Il commença à la frapper, tout en parlant.

« - Tu peux crier sans gêne : la cave est insonorisée. Pourtant, je ne te le conseille pas. Voici ma première leçon. Le fouet siffle en l'air et s'abat sur ton dos, avec régularité, avec une subtile musique qui n'est pas dénuée de charme pour le plus endurci des cœurs ou le plus crétin des hommes, à condition qu'il se trouve du bon côté. Or, ce que je veux, Lucie, c'est que tu prennes plaisir à ce... supplice. Que se passe-t-il lorsque le fouet frappe ton corps ?

- J'ai mal. Aïe ! Quelle question ! Ah !

Le laid

- Exact, bien entendu. Sais-tu ce qu'est la douleur ?

- ... Ah ! ...

- La douleur, c'est une interprétation de ton cerveau concernant certaines informations sensorielles. Rien d'autre. Si tu as mal, c'est parce que ton cerveau te dit : il y a quelque chose qui frappe ton dos et c'est un danger pour ton intégrité physique.

- Quel est le rapport avec le sexe et les viols, les meurtres, que tu commets ?

- Ne va pas plus vite que la musique. Ecoute la !

- ... Ah !... »

Il s'arrêta de parler quelques instants, se contentant d'écouter le bruit du fouet ponctué par un refrain humain, le petit cri de Lucie.

« - Il y a, quelque part sur ton dos, des capteurs qui détectent mes coups et envoient un influx à ton cerveau, influx qui est interprété en son sein.

- C'est pour me faire un cours de physiologie que tu m'as attachée ? »

Elle se mit soudain à rire nerveusement. Quel était cet olibrius, ce dingue ?

« - Bien, Lucie, bien. Ris. Bravo. Maintenant, interroge-toi sur la raison de ton rire. En fait, tu *décompresses*. Ton cerveau est assailli de flux d'énergies et il a besoin de se défendre. Parfois, l'une des défenses

Le laid

du cerveau, c'est le rire. Il libère son trop plein d'énergie vers les zygomatiques face à une situation qu'il juge absurde. C'est l'absurde qui est comique. Il existe d'autres défenses possibles : l'amnésie, la folie aussi... Tout dépend si ces flux sont jugés comme positifs ou négatifs, intéressants ou au contraire dangereux. C'est la différence entre le rire et les pleurs.

Le cerveau gère donc des flux énergétiques au mieux, estime-t-il des intérêts de son possesseur. Or le cerveau commet d'instinct des erreurs. Et corriger ces erreurs est le rôle de l'éducation, ce que je suis en train de pratiquer sur toi.

Prenons deux exemples parmi les plus significatifs. Comme tu l'as déjà compris, le sexe et l'instinct de survie ne font qu'un. Ce double instinct est le plus important pour chacun d'entre nous. Sa satisfaction ou bien au contraire une menace contre lui sont donc générateurs des flux d'énergies les plus importants. L'orgasme est générateur des flux psychiques positifs les plus intenses. Au contraire, la menace de mort, la menace contre l'existence même du corps ou son intégrité, comme ces coups de fouets par exemple, est source des plus vives douleurs.

- Mais que cherches-tu donc à m'enseigner ? Ah !

- Mais rien d'autre que l'art de la jouissance, Lucie. te voir jouir au sommet le plus élevé possible sera pour moi une satisfaction réelle : celle du maître dont

Le laid

l'élève comprend enfin les leçons. La jouissance est le seul but possible dans la vie : jouissance physique de l'orgasme, jouissance mentale du maître qui est satisfait de son élève...

- La jouissance... Ah !... comme seul but dans la vie... C'est léger, non ?

- Si tu peux m'en donner un autre... »

C'est à ce moment, je pense, qu'il a commencé à convaincre Lucie.

Arnold cessa de la fouetter.

« - Je... Je suis à la recherche d'un but dans ma vie...

- Moi, je l'ai trouvé : le plaisir le plus absolu, le plus intégral. Rien d'autre »

Question hésitante, réponse cinglante.
Convainquant.

Lucie sentit qu'il entrait en elle, contre son gré. Il violait son corps et il violait son esprit. Mais elle n'avait plus de haine. Ce sentiment avait fait place à de la curiosité. Le fait de sentir un homme qu'elle connaissait peu lui tenir les flancs, la pénétrer en son sein et éjaculer en elle lui était complètement indifférent depuis des années. Sentir le peu de valeurs, ces piliers de l'esprit, qu'elle possédait, se disloquer la gênait beaucoup plus.

Le laid

Lorsqu'il eut atteint son orgasme, il caressa doucement les jambes de Lucie en se retirant d'elle.

Il vaporisa un produit désinfectant sur le dos de Lucie. La fraîcheur de cette brume légère lui fit du bien.

Il la détacha et la remit à son point de départ, toujours le même : les menottes aux pieds et aux mains, le collier qui était relié au mur...

« - Nous continuerons demain. Je t'apporterai un poste de radio avec ton repas du midi. Des journaux dont tu ne pourrais pas tourner les pages à cause de tes liens sont inutiles, je pense...

- Arnold... Comment espères-tu me convaincre en agissant contre mon gré, après m'avoir enlevée ?

- Je te l'ai déjà dit, Lucie, une femme a déjà été convaincue. Elle est morte par accident. On peut convaincre après une épreuve de force. Le problème n'est pas là. Mais aurais-tu accepté de me suivre volontairement dans cette cave, sauf contre de l'argent ?

- ...

- Et si tu l'avais fait contre de l'argent, tu n'aurais pas cherché à comprendre ce que je dis. Tu aurais peut-être écouté, mais en te contentant de me considérer comme un fou. Or, mon plaisir essentiel est dans l'enseignement.

L e l a i d

- Et toutes ces femmes que tu as tuées... ?

- Prochaine leçon demain. »

Il quitta Lucie.

Le laid

Deuxième leçon

*« Nous ne sommes pas encore au monde
Il n'y a pas encore de monde
Les choses ne sont pas encore faites
La raison d'être n'est pas encore
trouvée »*

Antonin Artaud

Le lendemain, lorsqu'il voulut la prendre dans ses bras après l'avoir détachée, elle se leva d'elle même et l'écarta d'un geste vif. Elle marcha vers la croix grecque. Elle s'apprêta à s'y allonger mais interrompit son mouvement. Elle se retourna vers Arnold qui la suivait, sans rien dire.

« - Arnold, je veux que tu m'expliques clairement aujourd'hui même où tu veux en venir. »

Il sourit et acquiesça. Il lui fit signe de s'installer. Elle s'allongea sur l'engin, plaçant chacun de ses membres sur une branche. Dans cet équilibre instable, elle attendit patiemment qu'Arnold l'attache et commence la leçon du jour.

« - Avant tout, je veux savoir comment la douleur peut être source de jouissance et ce sans

Le laid

sombrier dans la folie, sans souhaiter consciemment ou non notre mort. Je veux vivre, tu comprends ?

- Moi aussi, je veux vivre, Lucie. La jouissance, c'est la vie.

- J'attends donc tes explications...

- C'est très simple. Nous en étions restés hier au problème des flux énergétiques. Le plaisir maximal nécessite la mise en jeux des flux énergétiques maximaux, c'est à dire les flux issus du sexe, tant physique que mental, et de la douleur. Tout le problème est donc de ne générer que des flux positifs, de jouissance.

La naissance de la douleur est irraisonnée, inconsciente. Mais son traitement, lui, se fait par l'intelligence. C'est donc au niveau du traitement qu'il faut agir. Il s'agit, en fait, de nier la menace afin que l'esprit refuse de considérer ces flux comme issus d'une douleur et les oriente directement vers la jouissance.

- C'est du masochisme pur !

- Pas du tout ! Les masochistes prennent plaisir à leur destruction parce qu'ils désirent mourir. Chez eux, plaisirs et douleurs sont systématiquement inversés puisque l'objet de leur vie n'est pas leur propre survie mais leur propre destruction. Ils se font souffrir jusqu'à leur mort effective.

Dans mon schéma de pensée, il y a un concept essentiel qui permet justement de sublimer la douleur en

Le laid

jouissance : celui de *seuil de sécurité*. En deçà du seuil de sécurité, nous ne sommes pas menacés réellement. Les douleurs sont donc, dans cette situation, des fausses informations. La menace peut donc être niée. Cette négation implique la réorientation des flux de la douleur vers la jouissance. A ce stade de notre raisonnement, il faut admettre que la victime doit avoir confiance dans son bourreau pour jouir de son supplice : il faut qu'elle sache que le bourreau ne lui nuira pas réellement. Je te prie donc de croire que je ne mènerai jamais un supplice jusqu'à un stade dangereux, jusqu'à un stade où des séquelles pourraient demeurer, en dehors des simples traces de coups qui disparaissent en quelques jours.

- Et cette fille que tu as guillotinée devant moi ?
N'est-elle pas morte ?

- Je ne tue volontairement que les filles qui me déçoivent. Apparemment, ce ne sera pas le cas avec toi. Je suis vraiment heureux de t'avoir choisie.

- Et cette autre qui ne t'avait pas déçu mais qui est morte *accidentellement* ?

- Elle était cardiaque, le savait, mais ne m'avait rien dit. C'est vraiment un accident, tu peux me croire. Elle m'a laissé terminer un supplice alors qu'elle se sentait mourir. Elle a voulu atteindre des sommets dont elle rêvait. Elle a pris des risques.

- Pourquoi tues-tu ces filles qui te déçoivent ?
Pourquoi ne les libères-tu pas, tout simplement ?

Le laid

- Parce qu'elles porteraient plainte contre moi. Aller en prison est au-delà de mon seuil de sécurité personnel.

- Quel égocentrisme ! Quel égoïsme !

- Je revendique l'égoïsme et l'égocentrisme. On ne peut pas chercher le seul plaisir et attribuer à ce monde un sens qui irait dans la voix de l'amour et de la fraternité. Je suis simplement plus cohérent que tous ces crétins qui prétendent ne rechercher que leur plaisir et font preuve de charité. Je refuse d'attribuer de l'amour à un autre que moi-même et à mes disciples, toi par exemple, c'est à dire mes autres moi-même.

-...

- Ah, j'oubliais une dernière chose : si je t'ai conseillé de ne pas crier, pleurer, rire ou de décompresser d'une manière ou d'une autre, c'est pour accumuler autant que possible tes flux énergétiques. Plus tu les disperses, moins ils sont disponibles pour ta jouissance.

- Encore une chose, si tu permets... Pourquoi ne te fais-tu pas toi-même supplicier ?

- Je vais voir de charmantes jeunes femmes payantes pour cela. Tu comprendras que je ne peux pas avoir encore assez confiance en toi. Celle qui est morte accidentellement tenait le fouet la moitié du temps.

- Quelle jouissance trouves-tu à me frapper, finalement ?

Le laid

- J'en trouve plusieurs. La première dans le simple fait de t'enseigner mes idées. La deuxième dans le sadisme, la jouissance de domination. Enfin, la troisième, est dans ta propre jouissance que je m'imagine mienne, en t'aimant en quelque sorte.

La femme a plus de facilités à jouir de la douleur qu'un homme car elle a une raison supplémentaire d'en jouir : l'acte sexuel est, chez elle, synonyme de violation de son intégrité physique puisqu'il s'agit de la pénétration d'un corps étranger au plus profond de son corps. La destruction et le plaisir sexuel sont donc liés naturellement. C'est pourquoi la vierge hésite tant et jouit si peu : il faut qu'elle entre dans un schéma de pensée proche du mien : le phallus qui la pénètre n'est pas un agresseur. Il ne lui fait pas franchir son seuil de sécurité. Elle acceptera souvent cette idée pour quelques phallus seulement, d'où la douleur physique du viol.

L'homme, au contraire, cherche, au cours de l'acte sexuel, à dominer une matrice. Il s'agit donc pour lui de détruire et non pas d'être détruit. Le sadisme peut donc être chez lui une source de plaisir car destruction et jouissance sexuelle sont intimement liées.

Le *changement d'aiguillage* entre plaisir et douleur est parfois tout à fait involontaire. Regarde par exemple les martyrs en tous genres : ils jouissent de leurs supplices parce qu'ils meurent pour vivre une vie

Le laid

meilleure. Leur mort physique est la porte du paradis. Ils en viennent donc à la souhaiter. »

Il se tut. Lucie ne le requestionna pas. Il saisit un fouet. La musique de la lanière de cuir reprit mais Lucie ne la ponctuait plus de son refrain vocal. Arnold sourit. Lucie redressait juste la tête de temps à autre. Elle frémissait de plus en plus. Enfin, elle ne put davantage se retenir et poussa un cri unique, énorme. Arnold cessa de la frapper. Il lâcha le fouet. Il la saisit par les flancs et la pénétra.

Elle se sentit défaillir, sombrer dans un océan. Sa tête tournait. Son intellect vacillait. Elle soupira. Elle soupira encore. Et encore. Elle ne pouvait plus se retenir.

Oh, Seigneur !

Pendant que j'écris ceci, mon propre intellect vacille. Et si Arnold avait raison ?

Il avait le charme du diable. Quel démon !

J'ai failli perdre Lucie pour toujours.

Le laid

Jouissances

*« Dès le matin, sème ta semence
Et le soir, ne laisse pas reposer ta
main ! »*

Ecclésiaste XI,6

Lucie attendait derrière la porte de la cave. Elle n'était plus attachée désormais. Arnold fit tourner la clef dans la serrure. Il poussa la porte.

Lucie lui sourit en le voyant. Elle vint l'embrasser goulûment, à la russe. Elle l'aida à se déshabiller. et le tint par la main pour l'emmenner jusqu'au pilori. Elle retira l'anneau qui bloquait la partie supérieure de l'engin puis fit pivoter celle-ci, séparant en deux demi-cercles chaque trou prévu pour y coincer la tête ou un poignet.

Elle s'agenouilla et plaça sa tête dans l'arc de cercle du centre et ses mains dans chacun des emplacements prévus.

Arnold rabattit doucement la partie supérieure de l'engin, refermant celui-ci sur Lucie et remit en place l'anneau de blocage.

Arnold fit chanter son fouet. Il chantait seul désormais. Lucie respirait fort.

Il s'agenouilla derrière elle lorsque la dernière mesure fut battue. Il saisit les flancs de Lucie et se mit à

Le laid

les caresser. Lucie écarta les cuisses. Arnold ne la violait plus.

Ils poussèrent leur cri ensemble.

Arnold sut qu'il avait gagné.

A partir de ce jour, la porte de la cave ne fut plus fermée. Lucie allait et venait dans la vaste demeure, une sorte de petit château datant du second empire. Elle participa de plus en plus activement aux travaux ménagers. Arnold la laissa faire les courses de leur ménage au village le plus proche.

Il lui avait offert de nombreux vêtements, flattant sa coquetterie. Il n'était plus nécessaire qu'elle demeure physiquement nue en permanence.

Elle serait désormais nue éternellement pour Arnold, qu'elle soit ou non habillée.

Son corps et son esprit lui appartenaient.

Trois semaines après l'enlèvement de Lucie, lorsqu'ils retournèrent ensemble dans la cave, Arnold retint sa compagne qui s'apprêtait à s'agenouiller devant le pilori et prit la place du condamné. Lucie sourit.

Elle regarda la porte de la cave. Une porte métallique. Elle referma l'engin de torture.

Elle saisit un fouet et devint bourreau à son tour.

Elle s'allongea ensuite sur le sol et se plaça entre les jambes d'Arnold. Elle vint saisir l'objet de ses désirs

L e l a i d

entre ses lèvres, entourant son amant de ses bras, sans prendre garde aux boursouflures rouges qu'elle écrasait. Elle téta le sein des hommes jusqu'à sentir couler dans sa gorge le lait qu'elle souhaiter absorber.

La victoire d'Arnold était totale.

Lucie croyait avoir trouvé le sens de sa vie, ce sens qu'elle cherchait tant sans jamais avoir pu le trouver, avec ses parents, Hubert ou moi.

Lucie croyait avoir enfin trouvé le bonheur qu'elle cherchait.

Le laid

Lucie et Arnold

Elle devait avoir environ soixante-quinze ans. Ses cheveux s'épalaient, blancs, sur le tapis dont le rouge n'était pas tout à fait celui de son sang.

Elle remuait encore un peu.

Arnold regarda son revolver avec dépit. Il sortit son couteau, souvenir de jeunesse innocente. Il se pencha sur la rentière qu'il venait de cambrioler avec Lucie.

Le sang ne se fit pas prier pour jaillir des deux carotides : le cou avait été adroitement tranché d'une oreille à l'autre.

Les poumons, en se vidant, provoquèrent quelques bulles dans le flot rouge.

Lucie se sentit vaciller : elle détestait le sang.

Arnold essuya son couteau sur la robe de sa victime. Il sourit à l'adresse de Lucie. Elle lui répondit par un sourire plus crispé.

Ils prirent chacun dans leurs poches le butin qui s'épalaient sur la table du séjour : quelques bijoux en or massif, une dizaine de milliers de francs en liquide, quelques titres au porteur...

Arnold retira ses gants. Lucie garda les siens jusqu'à ce que tous deux aient posé le pied dans la petite

Le laid

ruelle sombre. Ils étaient sortis par la même voie qu'ils étaient entrés : une fenêtre. On prétend que les démons sont obligés de faire ainsi. Pour en emprisonner un, il suffit de le faire entrer dans une pièce et de placer sur la porte qu'ils ont franchi un pentacle ou une croix.

Ils marchèrent ensemble, côte à côte, jusqu'à leur voiture, à peine visible dans la nuit. C'était le troisième cambriolage que Lucie commettait en compagnie de son amant et mentor. C'était sa première complicité de meurtre. Les autres fois, leur victime était absente.

Puisque seul l'hédonisme sauvage donne un sens à cette vie...

Le produit de ces cambriolages permettait à Arnold de compenser ses récentes mauvaises affaires financières. Il était lui-même rentier, comme sa victime de ce soir. Ses revenus suivaient donc pratiquement les cours de la bourse. Ils étaient au plus bas.

Sur le chemin du retour, Lucie s'endormit ou, plutôt, somnola. Arnold conduisait vite, même dans les virages. La vitesse est aussi une satisfaction de la volonté de puissance, un plaisir. Un tournant amena Lucie tout contre l'épaule de son compagnon. Il sourit.

Ils étaient de nouveau ensemble, seuls.

Le laid

Lucie réfléchissait, songeait, dans les brumes de son demi-sommeil où les lumières des lampadaires ou des phares se glissaient, déformées par la quasi-fermeture des paupières, pour former un concert visuel étonnant et barbare.

Elle était désormais, elle aussi, un prédateur, selon les propres termes d'Arnold.

L'instinct de domination exige lui aussi son quota de satisfaction.

Si l'homme est fait d'un corps comme les animaux que l'on chasse, il est aussi constitué d'un esprit. Le chasser comme un animal est certes excitant mais le chasser psychologiquement apporte des plaisirs incomparables. Arnold se plaisait à humilier ses victimes, déclenchant volontairement l'alarme pour montrer son inefficacité à faire venir des secours, n'assassinant jamais d'une balle et préférant blesser, faire ramper sur le sol avant d'achever.

Qui, en effet, est victorieux, du viking qui rit durant son supplice de mort ou des barbares qui le torturent ?

Combien de femmes Arnold avait-il brisées, humiliées, violées, puis assassinées avant de connaître Lucie ?

L e l a i d

Un jour, le criminel est brisé à son tour, enfermé, rabaisé, humilié. Mais les prisons sont-elles vraiment remplies de criminels dignes de ce nom ? Briser ce qui l'est déjà est inutile.

L'épaule de son compagnon était un support agréable pour Lucie.

Lucie vit dans la lueur des phares un lapin écrasé sur le bord de la route. L'homme domine. C'est sa nature. Alors, autant être cohérent jusqu'au bout...

Enfin, ils franchirent les limites du parc d'Arnold. Ils roulèrent sous la longue allée d'arbres. Ceux-ci dissimulaient la Lune.

Ils étaient seuls au monde, dans leur voiture. Ils étaient seuls, l'un contre l'autre, l'un avec l'autre, pour se soutenir, pour exister, pour donner un sens à leur vie, pour donner un sens à leur vie : la jouissance.

Lucie désirait jouir. Elle anticipait déjà les flux qui naîtraient bientôt dans son entrecuisses.

On allume toujours soi-même les flammes de l'Enfer qui nous consumeront un jour. En voulant jouir à tout prix, en voulant dominer, on se rend prisonnier de ses sens, on est dominé par ceux-ci. On choisit toujours son bourreau et son supplice.

Le laid

L'hédonisme sauvage est-il si cohérent que cela ?

A peine rentrés à l'abri de leur demeure, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Lucie donna ce qu'elle avait dans les poches et Arnold voulut tout d'abord ranger tout ce butin qu'ils avaient amassé ce soir.

Lorsqu'il arriva dans la cave, Lucie était allongée nue, en équilibre instable sur la croix grecque, attendant que les liens ne se serrent et ne la maintiennent. Arnold abrégea autant qu'il put son attente.

Arnold se déshabilla le plus vite possible, malgré la fatigue.

Ils pouvaient jouir ensemble, encore une fois, cette nuit, maintenant.

La mort ne les avait pas encore rattrapés. Elle était trop occupée à ranger ce qu'eux-mêmes lui avaient payé comme tribut.

Jouir, encore une fois.

Jouir en attendant la mort.

Elle n'était pas encore là.

Pas encore.

Jouir en l'attendant...

Le laid

Vide.

Lorsque j'écris ces lignes, je me sens projeté quinze ou douze ans en arrière. C'est là l'objet, je crois, de ce... je n'ose dire livre, bien qu'il soit découpé en parties et en chapitres. Disons journal intime.

Le temps passa. Lucie vécut avec Arnold plusieurs mois.

Et puis...

Son cerveau bouillait sous le déferlement des sensations. Les brûlures dorsales commencèrent à s'estomper dès que la flagellation cessa. Un nouveau flux énergétique naquit entre ses jambes, dans son entre cuisses, sous la douce forme de caresses contrastant avec les brûlures violentes bien que rendues agréables.

La joie.

La joie intense, soudaine et éphémère de l'orgasme envahit le moindre de ses neurones.

Elle devait briser son silence. Elle n'en pouvait plus. Elle retenait sa respiration, tentant de conserver captif cet instant, de ne plus le quitter...

« Arrête-toi, instant : tu es si beau » dit Faust.

Elle rêvait presque de mourir en cet instant afin que cet éphémère devint l'éternité.

Le laid

Elle expira en poussant un petit cri, un soupir peut-être.

Aussitôt, la tempête cessa dans son crâne. Le feu de son corps s'éteignit. Elle se maudit d'avoir cédé. Elle voulait retrouver ce feu en elle.

Arnold fit le tour de la croix grecque où sa bien aimée tentait de reprendre son souffle. Il se présenta à sa vue, le sexe encore en érection où un filet de sperme pendait. Le gland n'était qu'à quelques millimètres de ses lèvres. Il n'aurait pas le temps de fuir : lui aussi était épuisé. Elle projeta son visage en avant dans un dernier effort de sa musculature scapulaire.. Elle lui saisit son pénis, l'entourant de ses lèvres. Il s'approcha un peu pour lui faciliter la tâche.

Sa langue eut tôt raison de ce filet de sperme rebelle.

Mais tous deux étaient trop épuisés. Ils se séparèrent l'un de l'autre tandis que la flaccidité reprenait ses droits sur ce morceau de chair chaude qu'elle avait aimé sentir en elle.

Ne pouvant retrouver le potentiel énergétique sensuel énorme qui l'avait habitée, elle se sentit soudain vide. Jamais une sensation de vide ne l'avait atteinte à ce point, avec cette intensité.

L e l a i d

« Vanité des vanités, dit Qohélet (...) la vie est vaine et vide de sens. »

Oui, je sais, je me répète.

Le laid

Eveil nocturne

Lucie s'éveilla avec un bizarre sentiment d'inquiétude. Pourtant, entre ses bras, Arnold dormait tranquillement. Les lèvres de son amant étaient à quelques centimètres des siennes.

Il l'aimait. Il la protégerait contre quiconque. Non ? Son hédonisme égocentrique avait une exception : elle. C'était sa certitude. En fait, elle et lui ne faisaient qu'un.

Elle se détourna d'Arnold quelques secondes pour regarder la pendulette sur la table de chevet : six heures et quelques minutes. Il faisait encore nuit.

Pourquoi s'était-elle éveillée si soudainement avec inquiétude ? Aurait-elle fait un mauvais rêve ?

L'atmosphère de la chambre était chaude et moite. Une légère odeur pharmaceutique y flottait encore.

Elle se souvint de la veille.

Elle se souvint du vide.

Elle avait été flasque et sa tête totalement vide lorsque son amant l'avait détachée. Il l'avait emmenée dans ses bras jusque dans leur chambre. Il l'avait posée sur le lit. Elle s'était allongée sur le ventre.

Le laid

Ils étaient tous les deux fatigués.

Elle attendit la douce vapeur du désinfectant. Elle frémit un peu sous sa fraîcheur qui se répandit sur son dos. L'odeur pharmaceutique du produit envahit la chambre en même temps qu'un petit sifflement.

Ses douleurs étaient infondées : son corps n'était pas mis en danger par Arnold.

Quelle joie ! Quelle joie elle avait éprouvée !
Quelles zébrures brûlantes sur son dos !

Quel contraste ! Quel vide dans son esprit !
Quelle fraîcheur sur son dos !

Elle douta pour la première fois depuis longtemps que l'hédonisme sauvage put être sa voie vers son bonheur.

Arnold cessa de l'asperger et rangea la bombe dans une petite armoire, à sa place. Elle lui demanda qu'il l'embrasse. Il s'allongea à côté d'elle et vint poser ses lèvres sur les siennes.

Ils s'endormirent enlacés.

Pourquoi s'être éveillée ainsi, de si bonne heure ?

Lucie s'aperçut qu'une main de son amant reposait sur sa cuisse gauche. Elle referma son étreinte autour de son corps. La main glissa, caressant la cuisse puis une fesse avant de s'effondrer sur le drap.

Le laid

Il la protégerait s'il y avait du danger. S'il y avait du danger... Pourquoi y en aurait-il ? Elle s'était éveillée à cause de la chaleur moite, c'était tout. C'était tout. Elle tentait de s'en persuader.

Ils étaient seuls, seuls au monde. tous les autres n'étaient qu'un rêve, tout sauf eux deux : les compagnes assassinées d'Arnold, la vieille rentière, les autres victimes, tous les autres...

Ils étaient seuls, en sécurité, dans leur chambre.

Il y eut un bruit dans la cour, comme des pas. Lucie lâcha Arnold et se redressa dans le lit.

Qu'était-ce, n'entendait-elle pas parler, chuchoter plutôt ? On tentait de communiquer sans trop de bruits. certaines paroles avait un ton impératif.

Son inquiétude était justifiée.

Elle réveilla Arnold en le secouant. Il demeura quelques instants dans les brumes du sommeil. Lucie lui expliqua ce qu'elle avait entendu. Il se leva et prit un revolver dans sa table de nuit.

Il tenta de voir au travers de la fenêtre, en écartant les rideaux. En vain.

A cet instant, le plancher crissa sur le palier.

Et puis la porte s'ouvrit brusquement.

Le laid

Trois policiers braquèrent leurs armes vers Arnold tandis qu'un quatrième mettait en joue Lucie. L'un d'eux lui cria de jeter son revolver.

Lucie cria en remontant les draps sur sa poitrine.

Arnold leva les mains. Il tenait toujours son revolver, à hauteur de son oreille, semblant viser le plafond.

Lucie regardait Arnold. Elle le vit tourner doucement le canon de son arme et elle comprit. Elle réagit plus vite que les policiers. Elle se jeta sur lui en criant, l'empêchant de se tirer une balle dans la tête.

Son seuil de sécurité serait de toute façon franchi...

Elle couvrait son amant de son corps.

Il était allongé sous elle mais elle n'avait plus l'impression de sa présence. Il se considérait déjà comme mort.

Les policiers les immobilisèrent. On arracha à Arnold son revolver puis on lui arracha Lucie qui cria le nom de son amant.

Ils s'habillèrent sous la menace des revolvers braqués vers eux.

C'était fini. Tout était fini.

L e l a i d

Lucie avait mal à cause des menottes qu'on lui mit aux poignets mais elle ne parvenait pas à sublimer cette douleur : cette fois, elle était réellement en danger.

Le laid

Fin

« Nombreux sont ceux qui vivent et méritent la mort. Et certains qui meurent méritent la vie. Pouvez-vous la leur donner ? Alors ne soyez pas trop prompts à dispenser la mort en jugement car même les très sages ne peuvent voir toutes les fins ! »

J.R.R. Tolkien,
Le Seigneur des Anneaux I,2.

Aucun avocat n'osa se pencher vers l'un d'eux pour leur murmurer « confiance ! ». Le jury se retira dans le silence.

Arnold avait expliqué autant qu'il avait pu sa philosophie à des jurés persuadés d'avoir affaire à un fou, malgré ce qu'en disaient les psychiatres.

Il ne tressaillit pas en apprenant sa condamnation à mort. Il se considérait déjà comme mort. Arnold n'était un voyou minable. C'était un criminel, un vrai.

Lucie fut condamnée à quinze ans de prison pour complicité de meurtre et association de malfaiteurs. Elle se mit à pleurer à l'énoncé du verdict.

Le laid

S'ils s'étaient pourvus en cassation, peut-être Arnold n'aurait-il jamais été exécuté. Il le fut quelques mois avant l'abolition de la peine de mort.

Je suis persuadé qu'il préférerait finir comme cela plutôt que de moisir inutilement dans une cellule durant toute sa vie.

Je pus obtenir un jour de Lucie, récemment, la lettre qu'Arnold lui avait écrite au moment d'être guillotiné. Elle était la seule personne à qui il ait songé à ce moment là. Il est vrai que sa famille l'avait répudié, s'empressant de se préparer à récupérer l'héritage, oubliant rapidement Arnold.

Voici cette lettre :

« Le directeur de la prison, le fonctionnaire-chef du secteur est venu me réveiller à l'aube. Pourquoi à l'aube ? Pourquoi, même, dis-je que c'est l'aube ? Je n'ai pas vu d'horloge ou de pendule depuis mon réveil, pas plus que la lumière du Soleil ou de la Lune. La tradition m'influence.

Je t'écris pour la dernière fois, Lucie, tu le sais. Je n'ai pas encore vu le jour, l'extérieur, cette cour où, j'imagine, la Machine m'attend.

Pourquoi ai-je peur ? Que pourrait-elle me faire ? Ne suis-je pas déjà mort ?

Le laid

Moi, j'ai la satisfaction d'avoir vécu. Cette mort me convient bien, finalement. J'aime cette machine qui me délivrera bientôt de toute possibilité de déchéance, de vieillesse.

On (un gardien anonyme parmi d'autres) m'a donné une chemise blanche, propre et neuve ainsi qu'un pantalon et des sous-vêtements neufs. Il me les a donnés alors que le directeur venait tout juste de me réveiller.

Je me suis habillé en silence. Je n'ai rien à leur dire, rien du tout.

Je pensai un instant que c'était un gâchis stupide de me donner des vêtements neufs : ils vont être découpés, tachés de sang, plus jamais utilisés.

Mais, après tout, ces derniers effets sont aussi les dernières manifestations de reconnaissance que l'état me fait. C'est un prédateur qui reconnaît l'un des siens.

L'Etat est un prédateur, comme les vrais criminels.

Et il montre un certain respect pour cet autre prédateur qu'il vient de battre. Il lui fait un dernier cadeau.

Il ne se serait pas comporté ainsi avec des gens comme ces filles minables ou comme n'importe quelle de mes victimes que j'ai moi-même tuées. Il ne serait pas donné la peine de les tuer, sans doute.

Le laid

Moi, il veut me tuer, m'éliminer : je suis dangereux pour lui.

L'Etat aussi tue. La Raison d'Etat, la Justice, tous ces mots ne sont que des expressions circonstanciées pour un seul concept : le seuil de sécurité de l'Etat.

Je te pleure, toi, en t'adressant cette lettre, Lucie. Toi, par contre, ne me pleure pas. Je ne pleure pas non plus sur moi.

Moi, je suis mort. Je ne souffre plus. Je vais entrer dans le néant, là où il n'y a plus ni douleur ni joie. Qu'importe ! Toi, par contre, ils t'obligent à vivre ou, plutôt à mourir doucement, à petit feu, durant des années et des années.

Je pense que la dernière sensation que je vais éprouver sera une violente douleur à la nuque. Le dernier bruit sera sans doute celui d'un glissement, d'une chute, d'un lourd objet métallique. Ma dernière vue du monde sera sans doute un panier en osier.

J'ai peur.

Je vais essayer de jouir de cet instant, de ces instants, en oubliant mon seuil de sécurité : il n'a plus d'importance, il est déjà franchi.

Mais j'ai peur.

Le laid

On m'a déjà coupé les cheveux ras-la-nuque. On va me couper le col de ma chemise. On va me couper le cou.

Mais, auparavant, dès que j'aurai posé ce stylo avec lequel je t'écris, ils m'attacheront.

Voilà, j'ai fini. C'est fini. Tout est fini.

Je vais poser mon stylo. Ils le savent parce qu'ils me guettent. Ils ont préparé leur cordelette. Je ne tenterai même pas de résister. Je préfère mon sort au tien.

Adieu, Lucie.

J'ai peur, Lucie.

Mon sang s'étalera d'ici peu comme les feuilles à l'automne, aussi rouge, rouge-sang.

J'ai peur, Lucie... »

L e l a i d

Le laid

Carole

L e l a i d

Le laid

Distraction

J'ai quitté Lucie un peu plus tôt ce soir. J'ai raconté sa vie parce qu'elle a eu une grande importance dans la mienne. Mais, maintenant, mon journal redevient le récit de ma vie propre et actuelle. Après tout, je n'ai pas cessé de parler de moi. Douze ans séparent cette page et la précédente.

Sortie de prison, dans la conjoncture actuelle, elle a peu de chances de trouver un travail. Cela ne fait rien : je lui ai dit que j'acceptais de la garder chez moi. Elle m'a beaucoup remercié. Elle m'a demandé un peu d'argent pour acheter des tickets de métro et les journaux. Elle passe ses journées à répondre aux petites annonces. Mais que pourrait-elle faire ? Que sait-elle faire ? Rien, ou presque. En prison, elle a appris à taper à la machine, à se servir d'un ordinateur pour des travaux de secrétariat. Elle espère ou, du moins, me le fait croire.

Je ne lui ai pas dit où j'allais. Elle a crû que j'irai directement au travail, à la boîte de nuit. A-t-elle vu que je partais beaucoup plus tôt qu'hier ?

Paris commençait à s'illuminer.

Je me suis dirigé, comme d'habitude deux fois par semaine en moyenne, comme lorsque Lucie était

Le laid

encore en prison et que j'avais déjà divorcé, vers une rue célèbre. J'y allais pour la cause de sa célébrité.

En tournant le coin de cette rue, on quittait une ville, bien *propre*, pour en découvrir une autre : le *Paris By Night* public le plus torride et le plus amoral. Oh, bien sûr, ce n'était rien par rapport à certaines soirées privées ou certains clubs très fermés mais tout ce qui s'étalait devant moi était *public*, à la vue de tous, déclenchant régulièrement la fureur de gardiens de l'ordre moral, ceux qui oublient de dire ce qu'ils font ou rêvent de faire, en privé, il est vrai.

Les filles posaient comme pour illustrer un catalogue un peu spécial dont le bitume aurait été les pages. Je trouvais certaines franchement laides. Je vis, sous un porche, celle qui fut à l'origine d'un des plus profonds dégoûts de moi-même que j'eus jamais. Elle était encore jeune, la petite trentaine. Elle mâchait un chewing-gum. Ce soir-là aussi, elle mâchait un chewing-gum. Elle continua de le mâcher alors que j'allais et venais entre ses reins. Je n'existais pas, ce soir-là.

Putain est une profession comme les autres : on peut l'exercer avec sérieux ou avec une coupable désinvolture. Etre attentif à son client, lorsqu'on est pute, n'a pas d'autre objet que l'attention qu'une vendeuse d'un magasin quelconque : la satisfaction du client. Le sexe est un besoin comme un autre. Il n'y a pas de honte à vendre un produit utile, quel qu'il soit, même si d'autres

Le laid

acceptent parfois d'offrir ce qui est vendu. Le laitier n'a pas honte de vendre du lait alors que la mère nourrit son enfant gratuitement.

Je m'approchai d'une fille que je ne connaissais pas. Un dialogue habituel pour obtenir un accord sur la chose et sur le prix. Elle rentra dans l'immeuble devant lequel elle posait quelques secondes auparavant. Je la suivis. Elle était jeune : pas plus de seize ou dix-sept ans, sans doute une fugueuse. Elle faisait rouler son cul avec professionnalisme en montant l'escalier. Je fus un peu rassuré par son attitude : je n'aime pas trop monter avec des filles trop jeunes parce que j'ai toujours l'impression qu'elles ont été enlevées et forcées de faire ce métier. Elle, elle avait accepté, peut-être même désiré. Nous entrâmes dans une petite chambre, au deuxième étage. Un autre type sortît à cet instant de la chambre d'à côté. En me voyant, il baissa la tête et se hâta de disparaître à mon regard. J'ai autant honte que lui de faire ça, quand j'y pense... La morale ! Ah, la morale !

Elle ferma la porte derrière moi et commença à se déshabiller dès que je lui eus donné son argent. Je fus nu en un peu plus de temps qu'elle. Elle m'enfila un préservatif puis m'invita à m'allonger. Elle s'assit entre mes jambes et me suçà le sexe longuement, avec passion. Puis, jugeant que cela était suffisant, prit ma

Le laid

place sur le lit et je m'installai au dessus d'elle afin de la pénétrer, par le vagin cette fois.

Elle était peu expérimentée. Elle hésitait à chaque instant entre me regarder ou faire aller son regard ailleurs, afin de ne pas me déranger. Elle garda toujours le sourire, tout comme moi.

Lorsque j'eus terminé, je me retirai d'elle, me levai et envoyai mon préservatif au fond d'une poubelle.

Nous eûmes alors une conversation banale en nous rhabillant. J'appris qu'elle se prostituait depuis trois semaines.

Je sortis en la remerciant. « C'est moi qui te remercie. » me dit-elle.

C'est une bonne commerçante et une bonne professionnelle. Je reviendrai la voir.

J'étais content, sans plus, comme d'habitude.

Je ne tire des putes qu'un plaisir limité mais indispensable, du moins je le crois, à mon équilibre psychologique.

Arrivé à la boîte, le patron me présenta, en présence de Carole, Julie. Elle était une danseuse nue professionnelle exerçant depuis plusieurs années dans un autre établissement. Il l'avait engagée pour remplacer, dans quelques jours, Carole. Elle m'expliqua qu'elle

Le laid

partait en tournée dans plusieurs boîtes de nuit dans toute la France. Son producteur avait préféré engager un maquilleur avec qui il avait l'habitude de travailler afin de refaire chaque soir la même peinture que celle présente dans son clip vidéo.

Julie assista au numéro de Carole.

En rentrant me coucher, je ne me sentais pas très bien.

Lucie dormait dans la chambre d'amis. Je n'allai pas la réveiller. Je m'endormis difficilement. J'allais perdre Carole.

Quelle étrange idée, tout de même, que de s'attacher à une fille parce qu'elle est belle alors que, jamais au grand jamais, je ne pourrai coucher avec elle. Son départ en province devrait pourtant me réjouir : son succès est aussi le mien. Mes chansons se vendent bien et me rapportent pas mal d'argent. Alors ? Qu'est-ce qu'il me faut ? Ne suis-je pas le Laid ? Le cochon a-t-il même le droit de songer à la confiture ?

L e l a i d

Pourquoi ?

Aujourd'hui, Carole est entrée dans le hit des cinquante meilleures ventes de disques de la semaine. Demain, elle part en tournée dans toute la France. Plusieurs étapes ont été rajoutées par rapport à ce qui était initialement prévu.

C'est Julie que j'ai caressé des doigts aujourd'hui. Elle est belle, elle aussi, mais quelque chose me manque.

Sa peau est douce, pourtant. Ses cheveux soyeux se répandent avec volupté sur ses épaules. Son regard est de braise, ses seins bien fermes.

Elle n'a aucune retenue envers moi. Elle place son corps sans la moindre pudeur pour que mon travail soit facile. C'est une professionnelle qui manie bien son outil de travail.

Elle me regarde à peine, juste pour voir où j'en suis de ma tâche. Nous parlons peu, des banalités ou des échanges professionnels tout au plus.

Quelque chose me dégoûte dans ce que je fais. J'ai l'impression de trahir Carole. Elle est pourtant là, et nous regarde, les bras croisés. Elle est habillée, aujourd'hui, et sourit. Elle ne participe même pas aux quelques conversations nécessaires. Je ne lui pose

Le laid

d'ailleurs aucune question. Elle se tait et ce silence est assourdissant.

J'ai bien tenté de m'imaginer, qu'en fait, c'était elle que je peignais. Je n'y suis pas parvenu. Ni les seins, ni les hanches, ni les cuisses, ni le visage n'ont la même forme. Et Julie est si froide... On pourrait la prendre pour une mécanique bien huilée.

Carole a assisté à son ancien spectacle, réalisé par Julie. Julie ne chantait pas. Je ne jouais pas non plus. C'était *le disque*.

La mécanique a remplacé l'art, ce soir. Julie danse bien, elle *bouge* bien. Les clients sont contents. Mais, j'ai l'impression de voir un robot répéter des gestes appris de Carole, sans y mettre son âme, sans y mettre ce qu'elle n'a pas.

Tandis que Julie prenait sa douche, Carole m'entraîna dans sa loge. Elle ne me dit qu'une chose.

« - Grâce à toi, je suis devenue célèbre. »

Elle se déshabilla et m'abaissa mon pantalon et mon slip. Elle s'assit sur la table où j'avais l'habitude de la peindre et me plaqua mon sexe contre le sien, m'enveloppant entre ses jambes. Je ne sais plus exactement ce qui s'est passé dans ma tête. Une explosion de bonheur sans doute.

Le laid

Je pénétrai son vagin. Je me mis à aller et venir entre ses reins, la tenant par la taille. Elle m'encourageait par petits cris ou par paroles banales d'amantes délurées.

Que se passa-t-il encore dans ma tête ? Je l'ignore, à nouveau.

Je m'aperçus soudain, au milieu de mon bonheur, qu'elle mâchait un *chewing-gum*.

Mes mains quittèrent sa taille pour son cou et serrèrent de plus en plus fort. Elle ne comprit pas ce qui lui arrivait ou bien elle comprit trop tard.

J'ai donné à cette femme le pouvoir de commander leurs émotions aux foules grâce à mes chansons. Je lui ai donné la célébrité qu'elle recherchait, qui était son rêve le plus inaccessible. Et elle m'a trahi en m'humiliant : elle me considère comme inexistant, comme une *chose* passant dans son vagin, sans importance, en mâchant son *chewing-gum* pendant que je...

Son corps se détendit et s'affala au travers de la table.

Je me rhabillais rapidement. Mes mains tremblaient. Tout mon corps tremblait.

Le laid

Je me sentis laid, abominablement laid. Je ne pouvais pas donner de plaisir à une femme. Elle ne peut coucher avec moi que contre de l'argent ou pour me récompenser. Je paye toujours pour baiser. Je ne fais jamais l'amour.

Carole avait sans doute voulu être gentille avec moi mais la colère s'était emparé de moi en voyant mon rêve - coucher avec elle - devenir un cauchemar, en voyant qu'elle mâchait un *chewing-gum*, comme la pire pute que je connus jamais.

Je sortis de la boîte en cherchant à ne voir personne, par la petite porte de derrière.

Je rentrai en courant chez moi. J'atteignis une de mes valises ainsi que celle de Lucie. Je les remplis en vitesse, sans oublier mon précieux journal que je voulais continuer à compléter.

Lucie entra dans la pièce en baillant.

« - Nous partons. »

Je lui expliquerai pourquoi plus tard.

L e l a i d

Le laid

Vivre !

L e l a i d

Le laid

Mon nouveau Moi

Je ne suis plus laid.

Le soleil achevait sa ronde quotidienne en embrasant l'horizon. Lucie s'était assise sur le tapis de feuilles recouvrant le sous bois. Sa tête reposait sur ses genoux et ses bras croisés. Il y avait quelque chose d'étrange et de déplacé entre cette fille en jupe courte et bas noirs, dans une tenue typiquement urbaine, un petit tailleur à carreaux gris et un chemisier blanc, dans tous ces vêtements que je lui avais offerts pour sa sortie de prison, et ce sous-bois sombre et perdu loin de toute humanité où on pourrait s'attendre à voir jaillir un loup ou quelque animal plus féroce encore. Elle était fatiguée, fatiguée d'avoir marché dans les bois plusieurs heures, sans savoir où elle allait : je ne pouvais lui dire, l'ignorant moi-même. Je ne savais qu'une chose : je devais fuir. Abandonner ma voiture, repérée par la gendarmerie au dernier village que nous avions traversé, s'était imposé. *Ils* avaient failli nous arrêter, j'en étais sûr : ils étaient sur un parking et, après nous avoir vu passer, l'un des gendarmes avaient pris le micro de sa radio. Je l'avais vu faire dans le rétroviseur.

Lucie était fatiguée aussi de devoir fuir. Toute sa vie, elle avait fui : fui la vie en tentant de se suicider

Le laid

puis dans la drogue, fui l'amour dans la prostitution, fui les autres humains dans la quête de jouissance égocentrique où l'avait entraînée Arnold, fui la mort en se laissant incarcérer, fui son indépendance en acceptant mon amitié...

La flamme de mon briquet étincela dans l'obscurité du sous-bois. Le petit tas de feuilles et de branches mortes que j'avais confectionné et limité avec des pierres s'embrasa d'un coup : il n'avait pas plu depuis longtemps dans la région. Les feuilles et les branches étaient sèches.

Je m'assis à côté de Lucie, la serrant contre moi. Elle dormait.

Mon regard alla de Lucie au feu puis revint à Lucie puis de nouveau au feu, sans rythme précis mais sans fin non plus. Je posai ma joue sur son épaule et me mis à fixer le cœur du brasier, regardant sautiller les escarbilles et écoutant craquer les branches et les feuilles tordues par le feu destructeur.

Je ne m'étais pas rasé depuis trois jours maintenant, depuis le soir de notre fuite. Je craignais de froter mon visage sur celui de Lucie, je craignais de lui faire mal avec ma barbe naissante. Nous ne nous étions

Le laid

pas lavé non plus depuis cet instant où ma vie avait basculé, entraînant celle de Lucie dans la même voie.

J'avais fait demi-tour avant un poste frontière. Je ne voulais pas prendre le risque. Etaient-ils déjà prévenus ? J'avais été discret, faisant comme un touriste qui se serait trompé de chemin. Je voulais passer en Suisse par la montagne.

Je laissai mes paupières s'abaisser et recouvrir mes yeux. Que pouvait-il m'arriver dans ce sous-bois en pente douce, auprès de ce feu et de Lucie ?

Déjà, je ne suis plus laid.

Je pensais que Lucie serait un poids mort dans mon aventure. Je me demandai même, après-coup, pourquoi diable je l'avais emmenée au lieu de la laisser chez moi, tranquille.

Elle m'avait suivie, sans rien demander. Je lui avais expliqué ma situation dans la voiture. Elle n'avait rien dit puis m'avait rassuré. A ce moment elle devint ma nouvelle mère : me laissant parler, vider mon sac, longuement, en m'adressant un sourire, une phrase ou un mot de compréhension. Elle jura de ne pas m'abandonner, sans que je lui demande quoique ce soit.

Un peu plus tard, alors que je m'arrêtai dans un endroit isolé, descendant de la voiture pour uriner et me

Le laid

dégourdir les jambes, pour me reposer aussi, elle m'avait suivi. Elle ne m'avait pas laissé refermer mon pantalon. Elle m'avait prise les mains et s'était entouré la taille avec mes bras. Mes mains s'étaient posées en bas de son dos. Elle avait saisi mon visage et pressait ses lèvres contre les miennes. Nous avons roulé sur l'herbe. Et puis...

Je ne suis plus laid. Une femme a enfin trouvé ma compagnie agréable et j'ai trouvé des instants de bonheur, enserré dans ses bras, ces fois où nous nous sommes arrêtés.

Nous avons parlé, un peu. Nous avons parlé, tant et tellement. Nous nous sommes dit peu de mots mais beaucoup.

« - Je te connais depuis si longtemps. Je ne te connaissais pas, en fait. Jamais auparavant je n'avais eu envie de te protéger comme mon enfant, de veiller sur toi : J'étais déroutée et tu étais fort. Aujourd'hui, tu me conduis et je respecte en toi celui qui a su et saura encore me protéger. Jamais auparavant je n'avais désiré tout partager avec toi, je n'avais désiré vivre qu'avec toi, te donner un enfant, que tu me fertilises pour que naisse de nous deux *notre* enfant.

- Lucie, je t'aime et je découvre ce que signifie ce mot. »

Le laid

Je ne suis plus laid.

Le souvenir des trois derniers jours berçait agréablement mon entrée dans le domaine de Morphée, alors que le soleil disparaissait derrière les arbres. Je ne voyais déjà plus qu'un rideau de flammes dansantes. Sommeil. Oubli.

Au loin, j'entendis des chiens. Je sursautai. Lucie leva la tête : mon bras l'avait soudain serrée plus fort. Je me levai, piétinai le feu et me mettais à courir en entraînant Lucie que j'avais attrapée par la main. Nous n'avions plus de bagages depuis l'abandon de la voiture. Nous montions la côte sans réfléchir : il nous suffisait de nous éloigner des chiens et des policiers que nous entendions vaguement discuter entre eux ou parler à leurs bêtes. Ils n'étaient qu'à quelques centaines de mètres.

A l'abri des arbres, l'hélicoptère que nous entendions au loin ne pouvait pas nous menacer. Je m'étonnai un instant de ce déploiement de moyens. Mais, après tout, ne suis-je pas un meurtrier ?

L'hélicoptère s'éloigna vers la vallée.

La colline où nous étions semblait entièrement boisée. Nous ne montions pas droit vers le sommet : la

Le laid

pente aurait été trop dure et les risques de chutes trop importants. Nous rencontrâmes un petit torrent peu profond, large d'environ deux mètres, qui s'écoulait vers la vallée. J'espérais qu'il serait suffisant pour dérouter les chiens...

Je forçai Lucie à me suivre et nous marchâmes dans le lit. L'eau froide glaçait nos pieds mais nous réveillait aussi. J'étais fatigué. Il était environ quatre heures du matin.

Nos poursuivants semblèrent s'arrêter quelques instants, du moins je le crus en entendant les aboiements. Je me rendis vite compte, à l'allure qu'ils reprirent la poursuite, qu'ils avaient été relevés par une autre équipe. J'entendis d'ailleurs un bruit de camion ou de gros véhicule tout-terrain s'éloigner. Obnubilé par les aboiements, je ne l'avais pas entendu approcher.

Le torrent ne filait pas droit, ce qui nous évitait d'être aperçu par nos poursuivants qui, désormais, étaient sans doute arrivés à l'endroit où nous étions entrés dans son lit.

L e l a i d

Fuite...

Nous sortîmes du lit de la rivière à un guet, en croisant un chemin de Grande Randonnée, balisé par des traits de peinture rouge et blanc sur des troncs d'arbres ou des pierres.

Le Soleil était couché depuis de nombreuses heures maintenant et notre seule lumière était celle de la Lune et des étoiles, filtrée par le feuillage des arbres. Le nouveau soleil n'était pas encore né.

« - Nous risquons de nous perdre... Fais attention !

- De nous perdre, Lucie ? Mais on peut se perdre lorsque l'on va quelque part... »

Je souris. Elle fut un peu étonné par ma réponse mais je ne m'attardai pas à regarder son changement d'attitude, pour voir si elle sourit à son tour : je préférerais porter mon attention sur mon chemin. Nous perdre ! Comment pourrions nous perdre, de toute façon, puisque nous suivions un balisage rouge et blanc.

Dans un coin de mon cerveau fatigué, se mettant à procéder par analogies tout à fait hors de propos, un doute surgit, dicté par mon passé anticonformiste. Dans le passé, me disait mon cerveau, des gens ont suivis un balisage rouge, d'autres un balisage blanc, conspuant, fusillant ou coupant la tête à ceux qui suivaient un

Le laid

balisage différent du leur. Il est aisé de suivre un chemin balisé jusqu'à la chute finale. Les chemins balisés ne sont pas sûrs à cent pour cent. On les suit par paresse intellectuelle.

Ces balisages ont mené à des impasses. Soudain, j'eus une crainte : et si ceux qui avaient balisé ce chemin s'étaient trompés, s'ils s'étaient eux-mêmes perdus, s'ils erraient depuis le début de leur mission dans ce bois ? Stupide ! Je secouais la tête pour me réveiller. De toutes manières, cela n'a pas d'importance : nous pouvions bien nous perdre puisque nous n'allions nulle part ! Comme beaucoup de ceux qui suivent des balisages, d'ailleurs...

Je voulus me donner de bonnes raisons de suivre ce chemin. Dans l'obscurité presque totale, c'était une sécurité : nous ne tomberions pas dans un trou ou dans une zone dangereuse. C'est pour cela que j'avais commencé à y marcher. Mais par ailleurs, c'est vrai, si nos poursuivants s'apercevaient de notre choix, peut-être feraient-ils en sorte qu'on nous attende à l'autre bout du chemin. Tant pis ! C'est un risque moindre ! Et puis il sera toujours temps de s'apercevoir qu'on nous attend devant nous... Je suis si fatigué...

Lucie trébucha. Je lui tenais la main : elle ne tomba pas.

Le laid

Je pensais à ce mont que nous foulions de nos pieds. Nous le gravissions le plus vite que nous pouvions. Lui demeurait là, immobile, impassible, immuable. Seule la forêt le couvrant changeait un peu : les feuilles tombaient, puis la neige la recouvrait, et, au Printemps, des bourgeons de tout se mettaient à éclore...

Nous, nous fuyions, nous bougions,... Lui était mort. « Le mouvement est le principe de toute vie » disait Léonard de Vinci. Le mont n'était qu'un tas de cailloux, comme si nous n'étions qu'un tas d'os.

Les cailloux étaient les os du mont.

Et bien, garde ton éternité, satané mont ! Je préfère vivre un peu, un faible temps, plutôt que de mourir une éternité !

Lucie trébucha de nouveau. Je l'empêchai une nouvelle fois de tomber. Qui a trébuché trébuchera. Vengeance du Mont contre mes moqueries sur son éternité ? Stupide ! Je suis si fatigué ! Qui a trébuché trébuchera. Qui n'a jamais trébuché ? Un cul de jatte de naissante peut-être ! Aussi bien Lucie que moi avons trébuché toute notre vie : elle avait tué, j'avais tué; elle était tombée amoureuse de ce fou d'Arnold, je m'étais entiché d'une godiche stupide... Non, nous trébuchions tous.

Cette fuite n'en finira donc jamais ?

Le laid

Nos poursuivants semblaient s'être éloignés. On aurait dit que les chiens s'étaient trompés à la sortie de la rivière.

Je regardai ma montre : presque six heures du matin.

Pourquoi fuir, après tout ?
C'est si fatigant !

Je fuis devant une menace : je ne veux pas me faire emprisonner. Je serais, si je l'étais, comme ce mont dont je me moquais tout à l'heure : immobile, bloqué, mort. Il me manquerait néanmoins l'éternité ! Comme aurait pu dire Arnold, cette menace contre mon Moi est au-delà de ma marge de sécurité.

La nuit était omniprésente et belle, terriblement belle, percée seulement des étoiles fixes ou filantes. La Lune dominait tout cela, claire, nette. Aucun nuage n'obscurcissait le ciel qui aurait été d'un bleu parfait si le soleil avait été présent. Mais, comme chacun sait, le soleil a rendez-vous avec la Lune mais...

Le temps passe. Jamais je n'aurais cru être capable de marcher, voire de courir presque, aussi longtemps. Je regardais régulièrement ma montre. Le temps obsède les hommes, il les oppresse. Où est

Le laid

l'éternité, le non-temps ? Du côté de ce mont, peut-être. L'éternité, c'est la mort. La vie, c'est le mouvement, c'est donc le règne de l'instant. Nous nous arrêtons bien de temps en temps, pour reprendre notre souffle, mais jamais plus de quelques secondes.

Depuis presque vingt heures, nous marchions sans pratiquement nous arrêter, si on excepte les quelques heures auprès du feu et les petites pauses de ci de là, lorsque nous arrivâmes au sommet du mont.

Les arbres laissaient la place à une vaste clairière. Nous la traversâmes, passant devant une sorte de vieille tour de guet, abandonnée, en ruines.

L'aube ne tarderait plus.

Lucie marchait devant moi depuis que je l'avais aidée à monter un fossé, juste avant d'arriver au sommet du mont. Tout d'un coup, elle se laissa tomber à genoux.

« - Je n'irai pas plus loin !

- Ecoute, Lucie, nous sommes poursuivis...

- *Tu* es poursuivi. D'ailleurs, ils ont dû abandonner pendant la nuit : Eux non plus ne sont pas infatigables !

- Mais ils peuvent être ravitaillés, remplacés, assistés de multiples manières : hélicoptère, Jeep, que sais-je encore ! »

Le laid

Mais elle ne m'écoutait déjà plus : elle dormait, allongée sur le dos, les jambes repliées, vestige de sa chute sur ses genoux. Je la regardai dans la lueur des étoiles. Elle était belle. Je me couchai à ses côtés et lui pris sa main. Elle soupira un peu de satisfaction. Après tout, je ne pouvais plus moi-même continuer à marcher ainsi. J'avais faim.

Dans le lointain, quelques collines commençaient à rougir. Étaient-elles émues devant la majesté naissante du soleil ? Avaient-elles le trac devant la nouvelle journée, la nouvelle scène de la vie ? Non, elles étaient passives... Le Soleil passerait et repasserait sur elles sans qu'elles ne s'en occupent. Celles qui, comme le mont où nous nous endormions, ont l'éternité devant elles ne se préoccupent pas du temps qui passe, des jours qui se succèdent, de la liberté ou de la vie, des meurtres ou des engendrements, des complots ou des copulations.

J'étais si fatigué.

Je pensais un instant à ce journal que j'avais laissé dans la voiture, avec mes bagages, ce journal personnel où j'avais raconté toute mon histoire et celle de Lucie.

Une troupe de chauves-souris entra dans la tour de guet. Les plus vieilles se pendaient déjà, lasses. Les jeunes volaient encore dans le hall, ne voulant croire que

Le laid

l'heure de dormir était déjà arrivée. Enfin, sous les protestations des plus fatiguées, elles acceptèrent de se pendre à leur tour et de s'enrouler dans leurs ailes.

Je m'enroulais dans mon manteau, tentant également de couvrir Lucie. J'avais froid.

L'aurore pointait à l'horizon.

J'imaginai un instant ce qu'avait dû être la vie de cette Tour, à l'ombre de laquelle nous étions, la volonté de ses créateurs.

La Tour s'élançait, droite, témoin d'un désir de puissance, jusqu'à environ une vingtaine de mètres de hauteur. En haut, on pouvait apercevoir un élargissement du corps en une sorte de plate-forme surmontée d'un toit pointu. Du haut de cette plate-forme, tout était prévu pour jeter lors d'assauts puissants un liquide chaud et blanchâtre, de la poix brûlante. J'imaginai la scène. Les maîtres de la tour propulsaient contre leurs assaillants, contre ceux qui voulaient les dominer, quantités de poix brûlante.. Les corps, en dessous, recevaient ce liquide, en étaient ébouillantés, brûlés. Et les déversements, les assauts des assiégés, reprenaient, sans cesse. En dessous d'eux, on agonisait, on soupirait de douleur. Bientôt, les corps d'en bas n'en pouvaient plus, ils tentaient de se retirer, de se replier, mais c'était trop tard : leurs corps étaient en feu...

L e l a i d

Mon regard ne quittait plus l'Est, la direction du Soleil Levant et de l'Eden.

Le soleil a rendez-vous avec la Lune... Mais qu'importe ce rendez-vous entre une Lune nymphomane et un Soleil ardent.

Bientôt, nous verrions monter la Lumière le long des flancs des collines.

Je ne sais pas pourquoi mais l'image de Carole, resplendissante, encore vivante, apparut soudain dans mon esprit. Pourquoi t'ai-je tuée, Carole ? Oh, pourquoi ? Tu étais l'inaccessible, la preuve de ma laideur. Tu as voulu t'offrir à moi en paiement de mes services. Pourquoi t'ai-je tuée ?

Je suis fatigué, si fatigué...

Un vent d'Est se leva, enveloppant le mont, enveloppant la tour.

Le laid

Là haut...

Je me sentis happé par le vent, par la lumière de l'aube naissante et des lueurs d'étoiles agonisantes. Silence. Silence ? Non, le silence n'existe pas, même lorsqu'on en a l'impression : il y a les bruits de pas dans la forêt, au loin on entend des aboiements, tout près les feuilles bruissent sous l'effet du vent... Sous l'effet de l'aube naissante, le mot '*couleur*' reprenait un sens. Le monde n'était plus gris clair et gris foncé. La nuit nous enveloppait néanmoins encore un peu.

Je fixai du regard le Soleil et je crus m'en approcher, peut-être l'atteindre et le toucher.

Que le monde est beau !

Je crus me glisser dans la Tour, dérangeant au passage les jeunes chauves-souris qui ne dormaient pas encore. Peut-être s'imaginèrent-elles que l'heure du réveil était revenue mais les protestations des anciennes eurent tôt fait de les dissuader de se remettre à chahuter. Illusion. Je montai l'escalier mais je n'entendai pas le bruit de mes pas.

Au sommet du monument, je contemplais encore le soleil. Je ne parvenais pas à prendre conscience de ma soudaine et extraordinaire liberté. Je restais cloué au sol.

L e l a i d

Des oiseaux prenaient leur envol, encore alourdis de sommeil.

Du haut de cette tour, huit siècles me contemplent : je vivais l'aube sur un ouvrage des Templiers, forts nombreux, jadis, dans cette région.

Je regardais l'Est.

Peut-être m'appuyais-je sur sur la rambarde. Je ne sais plus. Un oiseau arriva de derrière moi. Il me surpris et je tombai du haut de la tour. La rambarde n'avais eu pour moi aucune substance, aucune consistance. Je chutais au milieu de l'air. Mais mon regard fut de nouveau attiré par l'Est.

Essayer de voler, essayer d'être, essayer de se transcender, essayer...

Je le fis dans un fol espoir.

Je me redressais et volais à la rencontre du Soleil.

J'avais enfin pris conscience de ma liberté, de ma vraie nature.

J'étais avec le Soleil et avec la Lune. J'étais avec les Etoiles et la Terre. J'étais dans l'Ether et les profondeurs du Sol. J'étais partout. J'étais le Tout.

Le laid

J'étais seul, unique, absolu. Je suis seul, unique, absolu. J'ai peur. Peur de moi. Peur de la solitude. Dieu ! Dieu, seul, unique, absolu ! Comme Dieu doit avoir peur parfois, peur de lui-même. Je le sais car je suis Lui.

Je suivais l'aube naissante comme je suivais, ailleurs, le crépuscule.

En moi, quelque part, près de l'aube, près d'une tour, dans une clairière couronnant l'un de mes monts, une femme s'est réveillée, affolée par des aboiements de chiens. Un corps est allongé à côté d'elle. Elle le secoue. Il est froid. Je me penche et me reconnais. C'est mon corps qu'elle tente d'éveiller. C'est trop tard, Lucie. Les corps usés, parfois, ne supportent plus les longues courses en montagne et le froid de la nuit.

Dans les profondeurs du ventre de la femme, je sens frémir un tout petit être. Même mon corps n'est pas mort. Il en reste cet embryon qui s'agite déjà pour trouver son nid.

Je sentis une vague de bonheur me submerger.

Mais ne pleure pas, Lucie. Je suis heureux comme je suis : je ne serai plus jamais laid car je serai tout à la fois homme et femme, parent et enfant...

Des hommes tenant en laisse des chiens débouchèrent dans la clairière où une femme pleurait, accroupie sur un cadavre, ne se doutant pas encore

Le laid

qu'elle avait la charge de permettre à ce corps de survivre au delà du trépas. De la même façon, ailleurs ou, plutôt, partout, une sorte d'esprit naviguait pour s'assurer qu'il n'était pas mort.

Mais je prie un engagement : ce que tu ne savais pas encore, je te le dirai, Lucie. Je viendrai te voir dans tes rêves et ton sommeil. Je tenterai de guider comme un père cet enfant qui est aussi le mien.

Ne t'inquiète pas, Lucie, car tu n'as commis aucun crime, si ce n'est celui d'aimer un criminel.

Je t'ai aimée, Lucie, depuis toujours je crois. Je t'ai aimée pour ta faiblesse qui me faisait te protéger. Je t'ai aimée pour tes doutes qui se battaient contre mes certitudes. Je t'ai aimée pour ton corps et ton charme physique. Je t'ai aimée et je t'aime, Lucie.

Je t'aime, Lucie car, toi aussi, comme le Soleil, comme les oiseaux, comme toute chose en ce monde, tu es Moi.

Je ne suis plus laid car j'aime. Je suis désormais capable d'aimer. La laideur véritable, c'est l'absence d'amour, l'absence d'utilité. Le laid ne sert à rien car il n'est rien si ce n'est une chiure de mouche posée là par accident, ignorant sa nature et son destin. Mais moi, désormais, je ne suis plus laid car je t'aime, Lucie, car

Le laid

j'aime, car je sais qui je suis réellement, ce Tout qui prend forme en ma conscience...

Je te parlerai sans mot dans ce langage que nous pratiquions déjà. Celui du cœur. Celui pour lequel les mots sont une lourdeur.

Désormais, Lucie jamais plus tu ne seras seule. Où que tu sois, je serai à tes côtés. Si tu vas dans les bras d'autres hommes, sache qu'en chacun de ces hommes il y aura un peu de moi comme il y aura un peu de toi. Nous n'aimons véritablement qu'en nous reconnaissant en l'autre, comme si cet autre nous avait toujours manqué pour être complet.

Je t'aime, Lucie et jamais je ne t'abandonnerai car tu es moi. Et cet amour est l'objet de toute vie. La beauté est l'objet de toute vie. Aimer, exister, comprendre qui nous sommes pour nous réjouir de notre beauté, de la beauté universelle...

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Que Tout est beau !

Seigneur ! Oh, Seigneur ! Mais, quand je crie Ton Nom, n'est-ce pas moi qui réponds et que je trouve ?

J'ai trouvé la beauté.

Je ne suis plus laid...

L e l a i d

Le laid

La fin du Laid

Le laid

Le laid

Réveil

Des murs blancs. Un plafond blanc. Il fait chaud. J'ai un peu mal au bras gauche. Mes yeux ne veulent pas s'ouvrir. Il y a trop de lumière. J'entends quelques bruits, comme des chuchotements. Mes oreilles n'ont pas de paupières.

Je bougeais les orteils puis les jambes. Je secouais la tête. Enfin, les paupières acceptèrent de s'ouvrir.

« Bonjour ! »

Un visage d'ange était penché sur moi, un immense sourire pour accueillir ma résurrection.

« Vous avez fait peur à votre compagne, vous savez... C'était juste une petite crise cardiaque. Ça arrive à votre âge. Quelle idée de faire des courses en montagne de nuit quand on a le cœur fragile ! »

J'avais du mal à comprendre. Si j'étais vivant, je devais être à l'hôpital. L'hôpital d'une prison ?

Je tournai la tête. Lucie, assise à mon chevet, me sourit.

Une aiguille de perfusion transperçait une veine de mon bras gauche. Voilà pourquoi j'avais mal.

Le laid

Je me sentais bizarre. Je me sentais engourdi et si... lourd. Je me souvenais de mon voyage dans l'éther. Je regrettais ce court instant de pure beauté, moi qui était le Laid. Avais-je rêvé ? Et... Mon Dieu ! N'était-ce qu'un rêve... Lucie... était-elle vraiment enceinte ?

J'avais du mal à distinguer ce passage dans l'éther, ce que j'y avais vu, et ce que j'avais vu de mes yeux mortels, ce qui devait être la réalité.

J'attendis que l'infirmière sorte et je me penchais vers Lucie. Elle me demanda de ne pas parler, de me reposer. D'un regard, je lui demandai ce qui s'était passé.

En fait, tout était très simple : je n'avais pas tué Carole. Elle s'était simplement évanouie et réveillée à peine après mon départ. Quand Julie l'avait trouvée, nue, sur la table de maquillage, elle m'insultait joyeusement. Elle avait craché son chewing-gum et toussait entre deux insultes à mon attention.

Alors que nous étions dans la montagne, elle chantait comme prévu dans une boîte de nuit assez proche.

Nous n'étions pas le moins du monde poursuivis. Ce sont des chasseurs qui nous ont trouvé dans la clairière alors que je venais d'avoir une crise cardiaque. L'un d'entre eux avait utilisé sa CB pour appeler du

Le laid

secours et l'hélicoptère de la sécurité civile était venu me chercher pour me transporter dans cet hôpital.

Puis deux jours de sommeil, mi-naturel mi-artificiel.

J'avais déliré. Parlé du chewing-gum de Carole. Lucie, surprise que la police ne vienne pas, avait appelé la boîte de nuit où je travaillais, les prévenant simplement que j'avais eu une crise cardiaque.

Elle apprit ainsi que Carole était bien vivante, que le patron avait embauché un maquilleur professionnel pour me remplacer le temps que je me remette de mes émotions et que tout allait bien.

Carole était même venue à mon chevet pendant mon sommeil. Lucie me raconta qu'elle mâchait un chewing-gum en entrant dans la chambre et, rougissante (Lucie lui avait dit au téléphone, quand elle avait appelé pour avoir de mes nouvelles), s'était empressé de le jeter.

Mais je ne voulais plus d'elle à présent.

Je ne suis plus laid. Lucie m'a fait découvrir la beauté.

L e l a i d

Adieux

Mes doigts glissent le long du sein, redessinant son contour, accentuant son relief par un très classique effet d'ombre, de faux-relief.

Sa peau est douce.

Les pigments s'étalent sans difficulté sur l'ensemble de son corps parfaitement soigné. Pas de trace pileuse en dehors du seul lieu où cela est admis pour une danseuse nue : les cheveux, qui ondulent joliment en tombant sur ses épaules.

Sur une simple pression de mes doigts, elle se tourne et se retourne, ouvre ses cuisses ou au contraire les referme. Elle m'obéit au doigt et à l'œil. Nous ne nous parlons plus durant les séances de maquillage depuis des mois : c'est inutile. Et en dehors de celles-ci, nos conversations sont banales, celles de deux collègues de bureau que rien ne rapproche si ce n'est le lieu de labeur.

Je sens sur elle l'odeur de l'homme, celle de l'amour qui vient d'être fait, comme le plus souvent, à vrai dire presque tous les jours. Elle n'a pas à se déplacer pour amuser son corps : c'est le directeur de la boîte qui s'occupe d'elle peu de temps avant mon arrivée. Elle ne se rhabille même pas. Elle le câline

Le laid

jusqu'à m'entendre venir. Ils ne se cachent pas : pourquoi le feraient-ils ?

L'album de Carole s'est très bien vendu, ainsi que plusieurs extraits. De nouveaux albums sont prévus, dont un en cours d'écriture. La maison de disques doit me faire rencontrer une choriste qui voudrait devenir soliste, chanteuse devant les projecteurs au lieu d'être dans l'ombre. Le style devra être un peu différent mais on me demande toujours de faire du *cardiorythming*.

C'est étrange, peut-être, mais je n'y prends plus le même plaisir, même quand je circule au milieu de la foule, dans la boîte de nuit qui m'emploie encore.

Je suis un autre homme maintenant, sur presque tous les plans. Financièrement, bien sûr, je suis beaucoup plus à l'aise. Mais surtout, je ne suis plus *Le Laid*.

Lucie m'attend. Elle jette un œil dans la salle de maquillage à travers l'entrebâillement de la porte. Julie lui fait un sourire appuyé et un peu forcé, signifiant clairement qu'elle n'a aucune gêne à lui montrer son corps nu et son mari en train de caresser une autre femme autour des seins, sur les cuisses ou le sexe. Elles ne s'apprécient guère mais est-ce nécessaire de le préciser ?

Pourtant, Lucie ne m'a jamais rien dit. Elle ne semble pas m'en vouloir de caresser ainsi une autre femme, superbe et nettement plus jeune qu'elle. Seule

Le laid

Julie, sur un air de défi, m'avait posé la question d'une jalousie.

Le ventre rond de Lucie la gêne un peu. C'est un grand bonheur, me dit-elle, mais je vois qu'elle a hâte que cela se termine vite. Ce sera un garçon. 9 mois d'attente, c'est long pour moi qui ne peut qu'être passif.

Ce soir est le dernier soir. Dès demain, c'est un maquilleur professionnel qui prendra ma place et caressera le corps de Julie pour la couvrir des couleurs chatoyantes du désir. Il était temps.

Le laid

Nouvelle vie

Cela fait longtemps que je n'ai pas repris le stylo pour continuer ce journal. J'ai l'impression qu'il se termine. Je n'ai plus envie de continuer. Peut-être est-ce aujourd'hui que je vais lui donner la touche finale, achever mon histoire. Oui, je le crois. Et puis, il faut toujours une fin.

Si jamais il y a un lecteur, il ne comprendrait pas qu'on le prive de son dernier plaisir, celui de lire en gros caractères, centré, le mot :

Fin

Il est temps de l'écrire.

Paul, notre fils, grandit. Il commence à marcher. Il prononce déjà des petites phrases. Bien sûr, c'est plus un ensemble, assez clair le plus souvent, d'onomatopées que de mots choisis et recommandés par l'Académie Française.

Lucie et moi ne nous quittons guère. Elle me sert d'assistante et les connaissances acquises au cours de ses études carcérales me sont bien utiles. Et puis, nous pouvons souvent travailler à la maison, tout en nous occupant de Paul.

J'écris de nouveaux albums de *cardiorhythming* pour trois chanteuses. Des petites jeunettes sans

Le laid

personnalité mais qui ont un timbre agréable et qui savent éveiller le désir par leur danse suave et fluide. L'une, pourtant, fera peut-être une carrière au delà d'un ou deux albums. Je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce milieu et mon jugement est peut-être guère opportun ou juste.

Lucie s'occupe de mon secrétariat, de la coordination logistique comme on a pompeusement nommé son poste. Bref, elle organise les plannings de tournée de ces trois jeunettes. Carole a dépassé ce stade et a maintenant un agent qui s'occupe d'elle à temps plein. Je lui ai déjà fait deux albums de *cardiorhythm* et un album, qui commence à bien se vendre, de chansons plus classiques. Elle commence une carrière avec un public fidèle. Elle a du charme, de la voix, une âme aussi. J'espère qu'elle vivra très longtemps ce rêve qu'elle avait depuis des années.

Mon ancien employeur est en prison et son établissement est fermé : Julie est morte d'overdose de cocaïne un soir, juste après un spectacle, presque dans ses bras. La licence a été retirée aussitôt et il a dû s'expliquer sur les petits sachets que les serveurs distribuaient de plus en plus au bar, discrètement. Presque tous les employés avaient changé récemment, d'ailleurs.

L e l a i d

Voilà. Je vous ai donné des nouvelles de tout le monde, je crois.

Cette fois, je crois que je peux écrire les mots fatidiques.

Je ne suis définitivement plus laid.

Table des matières

<u>LA LAIDEUR.....</u>	9
PEINTURE.....	11
MOI.....	19
FOULE.....	26
EN ATTENDANT LUCIE.....	32
LUCIE.....	38
DANS LA VOITURE.....	42
LES OISEAUX.....	45
<u>LUCIE.....</u>	49
LA CORDE.....	53
LES FORCES DU DEDANS ET DU DEHORS.....	57
INTERVIEWS.....	61
NEUF ANS DE LA VIE DE LUCIE.....	78
PÉRIODE CHARNIÈRE.....	85
MORTS.....	95
ARNOLD.....	99
EXPLICATIONS.....	106
DEUXIÈME SÉANCE.....	112
DEUXIÈME LEÇON.....	119

Le laid

JOUISSANCES.....	125
LUCIE ET ARNOLD.....	128
VIDE.....	133
EVEIL NOCTURNE.....	136
FIN.....	141
<u>CAROLE.....</u>	<u>147</u>
DISTRACTION.....	149
POURQUOI ?.....	154
<u>VIVRE !.....</u>	<u>159</u>
MON NOUVEAU MOL.....	161
FUITE.....	167
LÀ HAUT.....	175
<u>LA FIN DU LAID.....</u>	<u>181</u>
RÉVEIL.....	183
ADIEUX.....	186
NOUVELLE VIE.....	189